

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNEE, No 580 — SAMEDI, 15 JUIN 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES FRANÇAIS AU TONKIN.—UN COMBAT HÉROÏQUE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 JUIN 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique.—Excursion à Philipsburg.—Poésie : Allons au Nord ! par Chs-A. Gauvreau.—Noblesse oblige, par Benjamin Sulte.—Poésie : Les nids, par Augustin Lellis.—Nouvelle canadienne : Au village (avec gravures), par Jules Lanos.—La maison aux érables, par Fauvette.—Un combat héroïque au Tonkin.—Souvenirs d'un matelot, par Georges Hugo.—Actualité géographique, par Chales Rabot.—Pot de pensées.—Faits scientifiques.—Nouvelles à la main.—Théorie de l'évolution (gravure).—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Les Français au Tonkin : Un combat héroïque.—A travers le Canada : Une excursion à Philipsburg : Groupe des officiers de la Société d'Histoire Naturelle, de Montréal ; Une rue du village ; Le vieux fort (construit lors de la guerre de 1812) ; Vue de la partie ouest du village ; Vue sur la baie de Missisquoi ; Le train des excursionnistes (quelques minutes avant le départ).—Théorie de l'évolution.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



OMME d'habitude, des nouvelles plus ou moins sensationnelles ont continué à courir toute la semaine dernière, colportées et commentées par les journaux.

C'est ainsi que l'un d'eux déclare avec un sang-froid imperturbable que l'entente est déjà faite entre les trois grandes puissances, la Russie, la France et l'Allemagne, pour obliger l'Angleterre à évacuer l'Egypte, et que la Turquie vient de se joindre à cette nouvelle triplique. Il ajoute, toujours sans rire, mais probablement non sans procurer cet agrément à ses lecteurs, que l'Angleterre, en présence d'une telle attitude, vient d'envoyer, sur la demande de lord Cromer, une forte escadre de 12 croiseurs et de 10 cuirassés armés de 176 canons mouillé devant Alexandrie, avec ordre de se tenir à la disposition du représentant britannique. Et tout cela, d'après notre confrère, parce que le khédivé aurait manifesté l'inten-

tion de faire un petit voyage en Europe et de s'arrêter d'abord à Paris avant d'aller à Londres, ce que lord Cromer ne saurait permettre à aucun prix. Vingt-deux navires de guerre et peut-être 300 pièces d'artillerie pour empêcher le jeune Abbas de monter sur son yacht et d'aller manger de la bouillabaisse à Marseille. Quels enfantillages !

* *

A propos du séjour à Londres du célèbre écrivain français, M. Alphonse Daudet, le *Morning Post* publie la remarque suivante :

Le fait, dit le journal anglais, pour un homme de l'importance du romancier français, arrivé au sommet de sa carrière, d'avoir voulu se déranger pour venir observer nos mœurs, est une preuve remarquable du changement qui s'est opéré dans la manière de voir de nos voisins.

Les écrivains français eux-mêmes ont abandonné cette idée que la France ou plutôt Paris contient tout ce qui peut intéresser un homme d'un esprit élevé.

Notre éminent confrère nous paraît oublier qu'avant M. Daudet, qui mérite certes, et à tous les points de vue l'éloge flatteur qu'il veut bien lui adresser, quelques écrivains connus, tels que Guizot, Lamartine, Philarrète Charles, Victor Hugo, Taine, et bien d'autres avaient étudié les mœurs, l'histoire et la littérature anglaise et n'avaient pas, conséquemment, caressé cette idée étroite, pour ne pas dire idiote, que Paris seul contient tout ce qui peut intéresser un esprit cultivé.

Le *Morning Post* nous semble donc ignorer les œuvres des maîtres que nous venons de citer et être, à son tour, imbu de ce principe qu'en dehors de la Grande-Bretagne il n'est pas une production quelconque qui mérite de fixer l'attention d'un lettré anglais.

Décidément, le compliment qu'il a voulu faire n'est pas heureux, car il démontre tout justement qu'il voit chez les Français un défaut que son pays possède au plus haut degré : celui de se croire en tout et partout supérieur.

* *

Les Américains ont une tendance à mettre en pratique une jolie coutume. Il s'agit de la célébration des noces de bois et d'étain. Les noces de bois se fêtent au bout de cinq ans de ménage et les noces d'étain au bout de dix ans. Nos voisins, grands partisans du divorce, ont trouvé que les vingt-cinq ans nécessaires pour les noces d'argent étaient bien longs à attendre.

Dernièrement, des noces d'étain ont été faites dans une des hautes familles de New-York. Un grand dîner avait été servi à cette occasion, et tout le service : verres, assiettes, couverts, étaient faits de ce métal. A l'issue du repas, un petit bijou, en étain très artistement ciselé, a été offert aux assistants. Puis, l'épouse a posé sur la tête de son mari une couronne de fleurs où passait un bandeau d'étain.

Voilà un usage qui deviendrait coûteux si ce même couple pouvait fêter ses noces d'or ou de diamant. Mais, comment célébrer, et par quelles munificences inouïes pourrait-on graver, dans la mémoire des peuples, le centième anniversaire des noces tels que l'ont célébrés en Hongrie les époux Szathnary, de Szombalga ? Le fait est tellement rare qu'on n'y avait pas songé et qu'il nous faut baptiser ces noces : noces d'azur, car le ciel des deux époux n'a jamais dû être troublé par le plus petit nuage, et s'est toujours gardé serein.

* *

Si les Coréens, dont on a tant parlé en ces derniers temps, sont, au dire des rares personnes compétentes, dans un état de civilisa-

tion peu avancé, il faut reconnaître cependant qu'ils ont à certains égards devancé l'Europe et compté parmi leurs souverains des hommes d'un réel génie.

C'est du moins ce qui résulte de renseignements contenus dans un ouvrage intitulé : *Bibliographie coréenne, tableau littéraire de la Corée*, dont un interprète du ministère des affaires étrangères, M. Maurice Courant, vient de publier le premier volume, en France.

M. Courant nous apprend, en effet, que dès 1403, par conséquent avant Gutenberg, le roi Htai Tjong inventait l'imprimerie au moyen de types mobiles et ordonnait de fondre des caractères de cuivre reproduisant les caractères chinois dont les Coréens se servaient uniquement alors.

Un demi-siècle plus tard, en 1443, un de ses successeurs, Oyei-Tjong, faisait une invention plus remarquable encore. Alors que les Chinois se sont toujours tenus à une écriture idéographique et les Japonais à une écriture syllabique, il inventait de toutes pièces un alphabet coréen.

Munis d'instruments aussi perfectionnés, ces Coréens ont-ils donné le jour à une littérature remarquable ? M. Courant semble le croire, mais c'est un point qu'il est difficile pour des profanes d'éclaircir, car cette partie de son ouvrage est tellement technique que la lecture en est permise aux seuls orientalistes de profession

* *

Un élément nouveau dans la diplomatie des peuples vient d'entrer en ligne : l'élément féminin. Les dames anglaises adressent à leurs sœurs de France un chaleureux appel en faveur de la paix.

Jusqu'à ce jour, les femmes exerçaient leur action pacifique ou guerrière dans l'intimité du foyer domestique ou dans le cercle restreint de leurs amitiés ou de leurs préférences.

Aujourd'hui, ces dames de ce côté-ci de la Manche se syndiquent pour demander la création d'une grande union féminine, destinée à empêcher la destruction de l'homme par l'homme.

Personne n'aura le mauvais goût de blâmer ce désir de conservation du sexe fort. Cela est aussi flatteur pour nous que raisonnable en soi.

Il est certain que, si toutes les difficultés internationales pouvaient se résoudre par l'arbitrage, cela vaudrait beaucoup mieux à tous égards. Déjà, sans doute, le domaine de l'arbitrage a fait du progrès. Mais le jour où il empêchera de se commettre des crimes contre le droit des peuples, comme la mutilation de la France par la prise violente de l'Alsace-Lorraine, sa victoire sera définitive, et chacun s'inclinera devant son principe.

En attendant, les femmes anglaises lancent par de là les mers un appel qui pourrait être dans une certaine mesure entendu, si, parmi les auteurs de la manifestation, ne se trouvaient pas des noms de nature à éveiller nos défiances.

Celui de la présidente de l'Armée du Salut : la maréchale Booth, comme celui de mistress Spencer Watson, dont le mari entretient, dit-on, depuis longtemps, des relations amicales avec les nihilistes russes, diminue l'autorité du document en question.

Une réserve prudente est donc ce qui convient le mieux.

* *

Le *Strand Magazine* a publié dernièrement, à propos de lord Randolph Churchill, un article de réminiscences, d'où nous extrayons les deux anecdotes qui suivent :

Lord Randolph avait une mémoire prodigieuse. Il pouvait réciter une page de vers ou

de prose après l'avoir lue une seule fois. Il lui advint un jour de parler de cette faculté dans une maison amie : on lui opposa une incrédule polie. Piqué au jeu, il proposa aux personnes présentes de faire l'expérience avec un livre qu'elles choisiraient elles-mêmes. Le défi fut accepté, et un volume de l'ouvrage de Gibbon, *Décadence et ruine de l'empire romain*, fut tiré de la bibliothèque et ouvert au hasard. Lord Randolph lut une page tout haut ; puis, fermant le livre, il la répéta sans changer un mot et sans hésitation.

Il avait un goût passionné pour la marche et la course à pied. Certain soir, dînant chez un ami, il paria de parcourir le pont de Westminster pendant le temps que l'horloge mettrait à sonner les quarts d'heures et les douze heures de minuit. Et, à l'heure dite, les passants purent voir un monsieur fort élégant, en irréprochable tenue de soirée, arpenter comme une bourrasque le pont de Westminster. C'était le *leader* de la Chambre des Communes qui gagnait son pari.

* *

Voici quelques extraits amusants du rapport d'un "brave" général chinois.

Ce guerrier, stationné près de Mounkhden, rendant compte de ses opérations au ministère de la guerre chinois, s'exprime ainsi :

"Les Japonais n'entendent absolument rien à l'art de la guerre. Du 23 novembre 1894 au 3 janvier 1895, j'estime que j'ai mis 2,000 de leurs hommes hors de combat."

Et plus loin, le rival du général Boum donne un spécimen de sa savante tactique :

"Tout récemment, j'avais contre eux 1,000 de mes meilleurs soldats, porteurs de drapeaux et suivis de 3,000 fantassins qui devaient semer la terreur dans leurs rangs. "Au lieu de les attendre courageusement et de pied ferme," les Japonais ont ouvert sur eux un feu très vif, de toutes les directions. Ce que voyant et afin d'éviter une inutile effusion de sang, j'ai donné l'ordre de battre en retraite et me suis transporté avec mon corps d'armée à douze milles de là..."

Après ça, les Marseillais ont perdu le record de la vantardise.

EXCURSION A PHILIPSBURG

(Voir gravures)

La Société d'Histoire Naturelle, de Montréal, a fait, le premier juin, une promenade scientifique à Philipsburg, dans le comté de Missisquoi. Le temps était superbe et les excursionnistes nombreux ; ceux-ci représentaient l'élite de la société anglaise.

Philipsburg est un joli village situé sur la rive Est de la baie Missisquoi ; on ne peut imaginer rien de plus pittoresque, de plus champêtre que cet endroit, et nous félicitons les officiers de la société d'avoir choisi ce lieu privilégié pour leur excursion annuelle.

A l'arrivée des voyageurs, le major Bond, en l'absence du maire, leur souhaita la bienvenue ; toute l'après-midi se passa tranquillement, les uns à la pêche, les autres à visiter les principaux points de cet endroit.

Le départ de Philipsburg eut lieu à cinq heures ; à Saint-Jean, M. Van Horne, membre de la Société d'Histoire Naturelle, causa une véritable surprise aux excursionnistes en leur faisant servir un lunch exquis.

LE MONDE ILLUSTRÉ s'était fait représenter à cette excursion, dont il est heureux de publier aujourd'hui les principales vues.

L'homme est né pour être mal partout, afin d'avoir envie d'aller ailleurs.—LOUIS VEUILLOT

ALLONS AU NORD !

(SONNET)

A mon ami B. B. B.

La brise du printemps apporte sur son aile
Le parfum des vergers et les senteurs des bois :
C'est la saison des fleurs, c'est la saison nouvelle
Où tout vibre, renaît et s'émeut à la fois.

L'aubépine fleurit et l'agile hirondelle
Poursuit dans le ciel bleu l'hanneton aux abois !
On dirait qu'il descend de la voûte éternelle
Des arômes, des chants et d'invisibles voix !

Enfin ! voici l'été où l'on émigre en foule
Vers les bleus horizons, vers l'herbe que l'on foule,
En songeant à l'hiver morose disparu.

Amis, allons au Nord : plantons y notre hutte,
Et de "Shawinigan" allons revoir la chute
Si belle en son horreur qu'on reste confondu !

Ch. A. Gauthier

NOBLESSE OBLIGE

La noblesse de sang remonte à un millier d'années, mais il ne faut pas croire que "noblesse oblige" ait été dit à l'époque de Charlemagne. Ces deux mots, qui ont retenti dans l'univers civilisé, ne datent que de 1788 ; ils ont été prononcés aux Etats-Généraux par Gaston-Pierre-Marc de Lévis, fils du général, qui succéda à Montcalm dans le commandement des troupes du Canada. La noblesse mourante trouva cette expression qui la définissait elle-même dans son sens le plus radieux.

Vers 1804, M. de Lévis publia un ouvrage d'ingénieur, dans lequel il expliquait la possibilité de creuser un tunnel sous la Manche et de cette manière communiquer de France en Angleterre.

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Les citoyens de Belœil se proposent, dit-on, de célébrer la fête nationale, le 24 courant, avec un éclat extraordinaire.

* *

Les femmes canadiennes sont plus sages que celles des Etats-Unis ; elles ne veulent pas du droit de suffrage. Vive la Canadienne !

* *

On annonce que les Japonais ont pu débarquer des troupes à Formose, après s'être emparés de la ville de Kelong, où ils ont livré un combat acharné.

* *

Vers le mois de septembre prochain, la ville de Montréal sera reliée à Toronto par un fil téléphonique d'une longueur de 400 milles.

* *

Nous devons publier aujourd'hui un article de M. B. Sulte à propos du blockhaus de 1812, mais un accident imprévu nous force à remettre à la semaine prochaine la publication de cet intéressant travail.

* *

Nous apprenons la mort, arrivée le 2 courant au Sault-au-Récollet, de Marie-Joseph-Paul-Eugène Colonnier, âgé de huit mois, fils de M. P. Colonnier, du MONDE ILLUSTRÉ. Nos sympathies.

* *

M. G. -A. Dumont, qui a été sérieusement malade depuis

quelque temps, est maintenant capable de vaquer à ses occupations.

* *

Les cadets du Mont Saint-Louis ont gagné, samedi dernier, le drapeau du duc de Connaught. Le concours a été très animé, le temps était superbe et malgré la température élevée, les jeunes volontaires se sont conduits d'admirable façon, aux applaudissements de la foule. Les cadets écossais ont fait eux aussi beaucoup de progrès depuis l'année dernière et ont chèrement disputé la victoire.

* *

Le 6 courant, au milieu d'un grand concours, a eu lieu à Montréal le dévoilement de la statue de sir John A. Macdonald. Des discours ont été prononcés par Son Excellence le gouverneur-général, les honorables MM. Chapleau, Mckenzie-Bowell, Foster, etc., etc. Cette magnifique cérémonie a été favorisée par une température superbe. Plus de 20,000 personnes y assistaient. Nous donnerons, la semaine prochaine, une vue de ce monument.

* *

Un différent est survenu entre la ville de Québec et le ministère de la Milice, à propos de la taxe d'eau que paye ce dernier pour l'approvisionnement de la citadelle. Le ministère trouve trop élevée la nouvelle taxe qu'on veut lui imposer, et menace, si elle n'est réduite, de transporter à Kingston ou ailleurs les 300 ou 400 hommes en garnison à Québec. Ce serait une perte sérieuse pour la ville, le gouvernement payant chaque année de \$60,000 à \$70,000 pour l'entretien de cette garnison.

* *

L'Union Saint-Pierre a célébré, dimanche dernier, sa fête annuelle, avec une grande solennité. La procession a été superbe, accompagnée de quatre fanfares et favorisée par un temps splendide. A l'église du Sacré-Cœur, la cérémonie a été grandiose et les membres du chœur de l'église ont admirablement rendu la messe de Pâques de Fauconnier. Le sermon a été donné par M. le chanoine Bruchési. Nous souhaitons pleine prospérité à l'Union Saint-Pierre, qui compte déjà 1,400 membres.

* *

Trois graves accidents de tramway sont arrivés, le samedi premier juin, à Montréal. Vers 6.30 hrs du soir, à Westmont, un tramway accouplé à un autre, se détacha de celui-ci, et s'engagea sur une voie où arrivait à toute vitesse un tramway de la rue Windsor. Il fut totalement mis en pièce et une dizaine de personnes ont été plus ou moins gravement blessées. Au même moment, sur la rue Craig, vis-à-vis la rue Saint-Hubert, un sourd-muet nommé Petit tombe sous le filet d'un char qui dut repasser sur lui pour le dégager, blessures graves ; enfin, à 10 hrs, dans la même soirée, un char lancé sur la rue Craig, ayant brisé son frein, va en frapper un autre allant dans le même sens, vis-à-vis de la salle d'Exercice. Char démolé. Personne n'est blessé.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J.-H. N., Nicolet.—Impossible d'accepter votre poésie. Elle aurait besoin d'être soigneusement retouchée.

J.-N. L., Saint-Jean.—Votre dernier travail est bien inférieur, quant à l'intérêt, à ce que vous nous avez déjà envoyé ; il s'écarte aussi un peu du genre adopté par le journal ; il vaut donc mieux le sacrifier.

L. F., Québec.—Envoyez le manuscrit complet : nous ne pouvons commencer la publication d'un ouvrage sans en avoir fait au moins une première lecture.

P. et D., Rimouski.—Reçu votre photographie : envoyez donc quelques notes, ce sera plus intéressant.

H. G., St-Pierre et Miquelon.—Merci mille fois pour vos légendes que nous serons heureux de publier.

F.-X. B., Fort Kent.—Votre chanson n'a pu être acceptée par la rédaction. Espérons que vous nous reviendrez bientôt.

Le mal que nous faisons ne nous attire pas autant de persécutions et de haines que nos bonnes qualités.

De toutes les places où un homme peut monter, la plus haute, pour un homme de génie, est incontestablement une chaire sacrée.—LA-MARTINE.

LES NIDS

Magnifiques éerins, ils sont disséminés
Dans l'univers garni par la main printanière :
La plupart bien coquets, tous beaux et festonnés
Avec autant de goût qu'une maison princière.

Se balançant en haut des grands arbres altièrs
A l'abri du soleil, à l'abri de l'orage,
Avec beaucoup de soin, dérobés tout entiers
Sous la verte ramée au vaste et frais ombrage,

Suspendus dans l'espace aux branches des buissons
Qui bordent la prairie et longent la colline,
Attachés aux rosiers surchargés de boutons,
Ensemble se mirant dans une eau cristalline,

Soustraits sous la toiture à la rigueur du vent,
Construits dans le gazon des pentes couronnées,
Dans le foin d'où l'oiseau s'envole si souvent,
Ou bien encor au fond des grandes cheminées

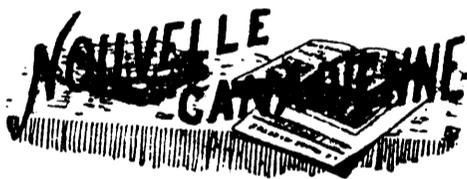
Gracieux objets d'art—digne création !—
Où le regard humain s'arrête et se repose,
Sans jamais se lasser, dans l'admiration
Comme devant la fleur nouvellement éclose !

Fabriqués de rameaux menus et résineux,
Ou des crins du coursier qui passe avec noblesse,
Tapissés au dedans d'un duvet moelleux,
Tissés de pailles d'or qui s'enroulent en tresse,

Eerins ouverts où sont des bijoux de grand prix,
Belles conques de nacre aux pierres précieuses
Dont le ton de saphirs et l'éclat de rubis
S'unissent aux couleurs tendres, délicieuses !

Chefs-d'œuvre surprenants et dont le cher secret
Reste aux gentils oiseaux qui volent dans l'espace,
Et d'où sortent le soir au milieu du bosquet
Des concerts tout remplis d'harmonie et de grâce !

Augustin Lellis.



AU VILLAGE

(Illustrations de René Sangard)



ON-seulement on ne trouve pas sur les cartes de plus beaux pays que l'Acadie, mais, en Acadie, il n'y a pas de plus gracieux village que La Melleraye.

Un savant prétend que La Melleraye est formée de deux mots : Miel et Rayon, ce qui veut dire le rayon de miel.

De fait, les fleurs ne manquent pas en été ; il y en a assez pour nourrir toutes les républiques d'abeilles de l'Amérique du Nord, des marguerites dans les prés avec des mugnets et des balsamines vagabondes ; des cerisiers et des pommiers croissent en pleins champs et sèment au printemps la neige odorante de leurs fleurs dans tous les sillons. En juillet et en octobre, ces mêmes arbres étalent aux convoitises des merles et des enfants leurs rubis et leurs ors sans défense.

Et dans les haies, et le long des ruisseaux, sous les buissons et au revers des sentiers, on ne compte pas les primevères, les jonquilles, les bluets et les bruyères.

Puis, au loin, vous avez la grande mer bleue, au-dessus de vos têtes un ciel qui chauffe sans brûler, et, partout, jusqu'en vous, un air où se mêlent les sels de l'océan, le parfum des fleurs et l'arôme des bois de sapins.

Aussi, bêtes et gens, dans cette adorable Melleraye, se portent bien, ont bonne mine et font l'amour.

Les filles de fermiers rivalisent avec les filles de pêcheurs, mais elles sont si honnêtes qu'il n'y paraît jamais.

Dans ce pays-là, comme au bon vieux temps, ce sont les garçons qui vont chercher leurs femmes, quoique certaines jeunes personnes, qui ont voyagé jusqu'à la ville, se permettent déjà de choisir et d'essayer du mariage à la pipée.

Agnès n'était pas de celles-là, et, du reste, personne ne l'attendrait d'elle, puisqu'elle n'avait que dix-sept ans ; mais avec des che-



AGNÈS

veux blonds, des lèvres comme les cerises, et des yeux comme la mer au coup de midi, arriver à dix-sept ans et ignorer les traîtrises des après-dîner de pique-nique et des retours à la maison dans le clair de la lune, c'est très rare et c'est très beau.

Le père d'Agnès était pêcheur ; sa mère brossait, lavait, cirait, attifait les modestes pièces de sa maisonnette, juste au détour du chemin qui descend à la côte, derrière le monticule qui l'abrite des grands vents. De Bouissis à Coin d'Aures, vous n'eussiez pas trouvé une maison plus engageante dans sa simplicité.

Tous les jeudis Agnès attelait à la charette le bœuf unique, disposait sur les planches les paniers rouges de homards, les bourriches de moules et de bigorneaux, les bottes de laitue et quelquefois un lit d'herbes fraîches pour les plies et les soles tombées, au lever du soleil, dans le filet de son père et que les bourgeois de Bouissis payaient bon prix.

Agnès n'avait pas d'amoureux. A deux ou trois sauteriers folichonnes du village, elle avait tourné en rond comme ses compagnes, mais les jeunes gens lui avaient en vain fait les yeux doux. Bien différente en cela de mademoiselle Rosalie.

Cette dernière était son amie après avoir été sa plus proche voisine, et, depuis deux ans elle habitait Bouissis où Agnès ne manquait jamais de la voir, les jours de marché. Tantôt, c'était une aune de ruban à acheter, tantôt une pelote de laine et comme Rosalie était modeste de son état, elle remettait à Agnès toutes ces emplettes, après quoi elles parlaient du village.

Rosalie avait un bon ami à La Melleraye, un brave garçon avec une ferme à lui.

Il s'appelait Fourcaud ; il aimait Rosalie parce qu'elle était accorte, mais elle était si coquette et si vaniteuse !

Quant à la fille, elle se fût contentée de Fourcaud, quoique de-ci, de-là, elle guignât les jeunes Roger Bontemps, de la ville.

Ah ! s'ils avaient été riches, ou si Fourcaud, avec son bien, avait eu leurs manières !

Un jour, Agnès partait pour la ville ; elle était déjà assise à l'avant de sa charrette et allait toucher son bœuf de l'aiguillon, lorsque Fourcaud, le bon ami de Rosalie, passa et lui dit :

—Je suppose que vous verrez Rosalie, aujourd'hui ?

—Dans une heure ou une heure et demie, M. Fourcaud, répondit Agnès.

—Lui parlerez-vous ?

—Comme je vous parle en ce moment, M. Fourcaud.

—Je voudrais être à votre place !

—Et, qui vous empêche de venir ?

—Rosalie est difficile à comprendre. Elle ressemble à la mer, là. Un jour, elle sera douce et adorable, et le lendemain, sans que le vent de tempête ait soufflé, elle sera inabordable et révoltée. Je ne fais rien qui lui plaise.

—Bah ! mon ami, les amoureux, j'ai entendu ma mère le dire, se froissent de rien. Tout cela passe, pour ne laisser paraître que les joies de l'avenir.

—En attendant, Mlle Agnès, me feriez-vous une faveur ?

—Qu'est-ce que c'est ?

—Une commission pour Rosalie.

—De tout mon cœur, M. Fourcaud. Est-ce quelque chose à lui porter ?

—Comme cela, oui, dit Fourcaud, en ramassant tout son courage comme pour une confession.

—Est-ce pesant ?

—Oh ! léger comme une fleur de pommier qu'emporte la brise, chaud comme un rayon de soleil, embaumé ainsi qu'une touffe de réséda.

—Alors, je la prends, dit Agnès en riant.

Prompt comme un coup d'aile de martin-pêcheur, Fourcaud se dressa sur ses orteils et baisa Agnès au front.

—Que faites-vous là ? s'écria-t-elle, ébahie et rougissante.

—C'est ma commission, avoua Fourcaud, qui joue à merveille sa petite comédie, les yeux par terre comme une bonne sœur qui s'est trompée de pénitence.

—Ce, ce baiser ?

—Oui, ce baiser, c'est pour Rosalie. Vous remettrez franco, et, s'il n'est pas réclamé, rapportez-le. Vous savez l'adresse !

Et, sur ce, il disparut en riant, au détour du chemin qui mène au rivage.

Bien que Fourcaud eût affirmé que sa commission n'était pas embarrassante, Agnès y pensa tout le long du chemin, de La Melleraye à Bouissis.

Elle ne pût un instant secouer sa pensivité et son souci. Même que son bœuf deux ou trois fois alla paître la berge et boire au ruisseau sans qu'elle y prit garde.

Au lieu d'une heure et demie, comme elle le croyait,

elle mit deux heures à franchir la distance de sa maison à la mercerie de Rosalie. Aussi, n'eut-elle rien de plus pressé, en arrivant, que de se décharger du fardeau qui l'angoissait.

Elle court chez son amie :



LE PRÊTRE ANNONÇA LE MARIAGE D'AGNÈS ET DE FOURCAUD

—Bonjour, Rosalie. J'ai une commission pour toi.

—Ah ! Du village ? Une bague ? Une montre ? Des noix fraîches ? Une bourse ? Une invitation au pique-nique ou au concert du collège de Coin d'Aures ?

—Non, rien de tout cela.

—Dépêche-toi, parle. Est-ce d'un ami ?

—Oui, c'est de ton promis.

—Mais, dis donc, tu m'impatientes

—C'est un baiser de ton bon ami.

—Un... de lui ! Il n'est plus mon promis.

Et la belle Rosalie indignée lissa un rouleau de drap sur le comptoir, puis tournant le dos avec une moue, elle s'alla accouder à la vitrine.

—Prends-le tout de même, supplia Agnès.

—Hum ! fut la réponse de la promise de Fourcaud.

—Quoi, tu refuses ?

—Absolument, garde-le ; je te le donne.

—Mais, il n'est point à moi, gémit Agnès, prête à pleurer.

—Pourquoi aussi t'en charger. Tu t'en re-

pentiras de ta complaisance à faire les commissions des autres. Qu'achètes-tu ?

—Rien, Rosalie, mais...

—Alors, bon voyage. Tire-toi du boubier.

Agnès sortit du magasin avec une brûlure au front, là, à l'endroit du baiser de Fourcaud. Evidemment tout le monde le devait voir ; il était marqué comme le P des pénitents du moyen-âge, comme le F des criminels.

C'était horrible ; c'était sur toute sa personne une obsédante torture, une robe de Nessus froissant son épiderme virginal. Que faire ! Il fallait remédier à cela.

Elle expédia ses marchandises ; elle prit au mot le cordon bleu, la petite bourgeoise qui va elle-même au marché, la sœur du juge de paix et même le journaliste de l'*Echo de Bous-sis* qui offrit douze sous pour un homard cuit à manger à son bureau, entre deux copies.

Et elle reprit hâtivement la route de La Melleraye, arriva avec le soleil couchant et, sans perdre une minute chercha Fourcaud pour lui expliquer l'aventure.

—Oh ! dit-il, c'est une de ces feuilles de

rose qui la blessent ! Après tout, je ne m'en créerai pas du mauvais sang. Tiens, là, j'ai des sous d'or. Je ne suis pas vilain garçon pour un fermier, quoique j'avoue sur nous la supériorité des filles de pêcheurs. Et puis, quel est le dicton ? Une de perdue, deux de trouvées.

—Mais votre baiser, qu'en ferais-je ?

—Ce que vous voudrez, mademoiselle Agnès.

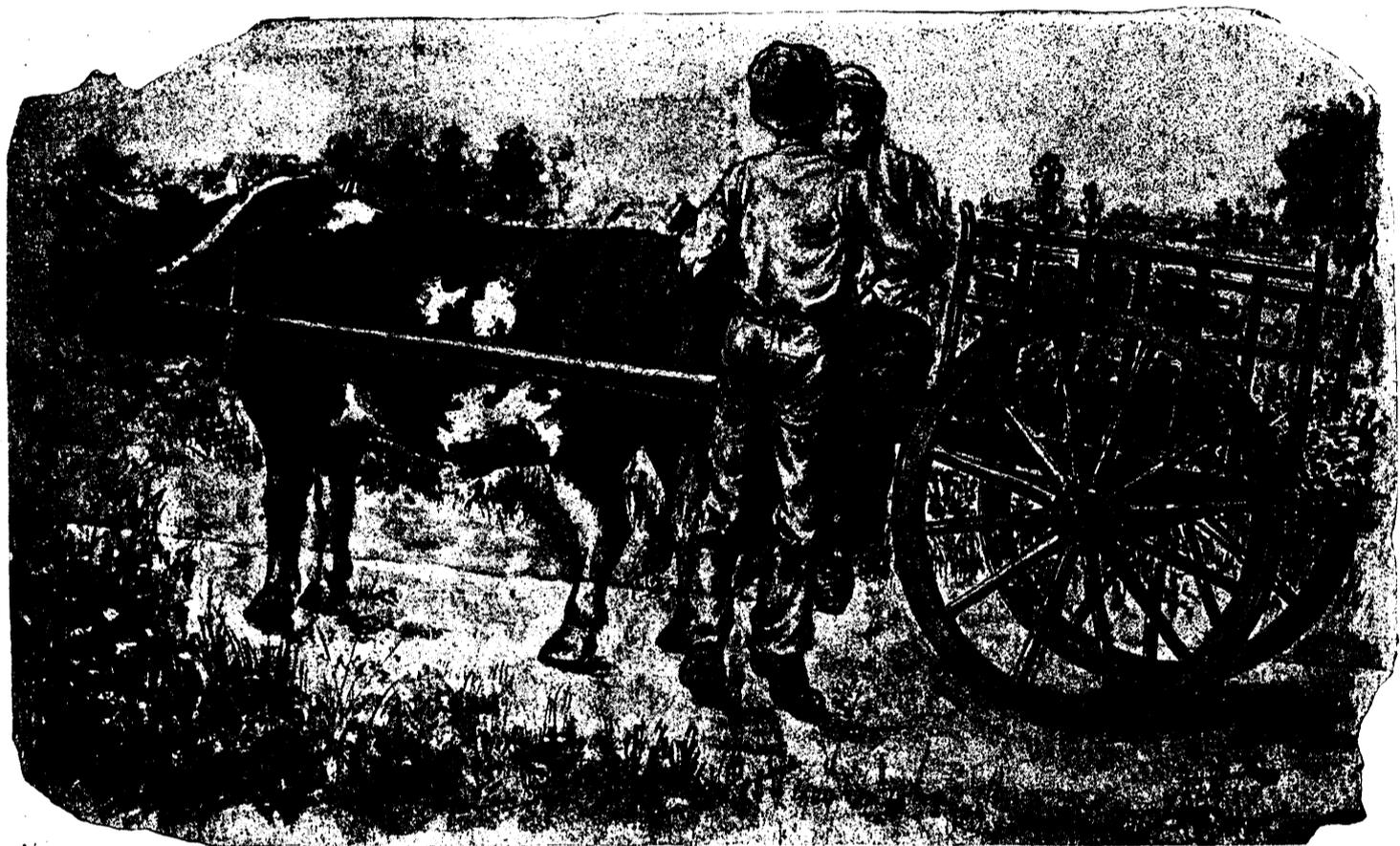
—Si j'avais su ! Et pour tout de bon la messagère infortunée se prit à pleurer silencieusement.

—Rendez-le moi, s'il vous gêne, mademoiselle Agnès, fit Fourcaud bonhomme.

La charmante Agnès avança, puis s'arrêta :

—C'est pire ; c'est impossible. On n'embrasse que son mari !

—Qu'à cela ne tienne. La Melleraye, Bous-sis, Coin d'Aures n'ont point de filles qui méritent plus que toi un mari. Tu es bonne comme les cerises pour lesquelles les merles se font tuer ; tu as des yeux où se mirent le bleu du ciel et le rêve de la mer ; des cheveux



...FOURCAUD SE DRESSA SUR SES ORTELS ET BAISA AGNÈS AU FRONT.—(Page 77 col. 3)

qui ondulent ainsi que les goémons et les varechs dans les plis de la vague ; des lèvres qui fleurissent et disent la branche de pommier aux pétales roses. Un mari ? Tu en aurais un à qui rendre ton baiser demain, si tu voulais.

—Je verrai, dit Agnès ; je demanderai à ma mère comment agir. Au revoir, monsieur Fourcaud.

—A bientôt, mademoiselle Agnès. Au plaisir.

* *

De retour à la maison, Agnès conta à sa mère depuis la rencontre au carrefour jusqu'aux paroles imagées de monsieur Fourcaud quand il flattait sa beauté.

La vieille mère d'Agnès s'expliquait bien le mystère ; ces sortes de mésaventures ne la surprenaient pas, mais elle eut soin de garder sa fille dans la sainte crainte.

—Vois-tu, c'est son mari qu'on embrasse seulement.

—Mais, c'était une commission, ma mère ; y a une différence.

—Je ne sais pas. Monsieur le curé te dira ; va à confesse demain.

Or, comme sept heures sonnaient, le jour suivant, Agnès entra dans l'église en même temps que le prêtre à tête blanche. Elle tremblait un peu d'avoir à avouer son péché et ne savait par où commencer.

Mais le bon vieillard la rassura, la questionna et allait conclure "pour votre pénitence, ma chère enfant" lorsque Agnès l'interrompit et lui soumit son cas désespéré.

—Ma fille, dit-il, après l'avoir entendu, les chastes baisers effacent du front les rides qui y mettent les soucis de la vie ; si vous n'avez point pensé à mal, que votre âme soit en paix et si le jeune homme a voulu de la sorte vous témoigner l'amour, dites-lui de vous venir prendre devant Dieu d'abord.

—Suis-je obligée de rendre le sien ?

—Votre cas de conscience est tout nouveau, mon enfant ; la théologie n'en parle pas. Allez baiser l'autel de la Vierge et n'y pensez plus.

Dire le poids qui se trouva enlevé de sur

les épaules d'Agnès est impossible. Sans cesser de sentir cet effleurement sur ses yeux et dans les boucles rebelles de sa chevelure, elle n'avait plus l'anxiété du doute et de l'ignoré.

Elle chanta tout le jour cet air dont elle s'appliqua, comme par distraction, les simples paroles :

Si la nuit n'avait qu'une étoile
Mieux vaudrait qu'elle s'éteignit ;
Si l'esquif n'avait pas de voile
Et l'oiseau qu'une aile en son nid,
Pour l'un à quoi servirait l'onde,
Et pour l'autre, la moisson blonde,
L'azur et l'espace infini ?

La nuit éclairée,
La mer azurée
Et les champs fleuris
Comptent deux étoiles,
Deux oiseaux, deux voiles
Dans leurs lointains gris

Dieu fit deux yeux pour un visage,
Deux bras pour les labours du jour,
Deux facultés pour faire un sage,
Deux cœurs pour engendrer l'amour.
C'est une faveur qu'il concède
Au riche, au pauvre, à la plus laide
Comme à la plus belle du bourg.

Elle déroulait la corde du puits devant la porte et puisait l'eau tout en vocalisant sa romance, lorsque Fourcaud vint à passer.

—Ah ! je vois que vous avez arrangé l'affaire.

—Comment, M. Fourcaud ?

—Le lui avez-vous donné ?

—Non.

—Alors, il faut me le rendre.

—Je l'ai déposé sur l'autel de la Vierge.

—Il n'importe ; je le veux et je viendrai le chercher demain soir, après les vêpres, en allant voir comment profite mon champ d'avoine.

—Je ne l'ai plus ; je vous dis. Il est sur la pierre de l'autel.

—Oh, oh ! C'est ailleurs que je l'ai mis, c'est là que je le reprends, puisque Rosalie n'en a pas voulu.

Et, en effet, le lendemain, M. Fourcaud s'en vint par hasard de l'église avec le père d'Agnès et visita avec lui ses terres et ses prés, son moulin et sa scierie. Il y en avait cent acres et plus en bonne culture.

Après cet inventaire on entra à la maison pour jaser un peu et se reposer.

Agnès et sa mère étaient là.

—Il me le faut, dit monsieur Fourcaud. Je vous confie un message ; vous ne le remettez pas, vous devez le rendre. Que votre père et votre mère en jugent.

—C'est vrai, dit la mère, mais ma fille ne peut embrasser que son mari et elle est trop pauvre pour en trouver un. Quant à votre baiser, monsieur Fourcaud, il faudra que vous le perdiez.

—Ecoutez. Le père a vu ce qui m'appartient ; je le donne à Agnès pour qu'elle me rende ce baiser. . . .

—Vous ! s'exclama la famille.

—Simple comme bonjour. Je paye les gens qui font mes commissions ; mais puisque dans le cas, pour ravoir mon baiser je dois ajouter à ma ferme, mon nom et ma main, voici l'un et l'autre.

—Nom d'une pipe ! s'écria le père d'Agnès, rends-lui ça vite !

—Ça change l'histoire, appuya la mère.

—Dans ce cas il n'y a pas d'objection, m'a dit monsieur le curé, conclut Agnès.

Et tout le monde y passa.

* * *

Le jeudi suivant Agnès revit à Bouissis la belle Rosalie.

—J'ai réfléchi, dit-elle, donne-le moi ce baiser de mon promis.

—Ma chère, il est parti.

—Où est-il ?

—Je . . . Demande à monsieur Fourcaud.

—C'est bien ; je serai à La Melleraye dimanche prochain et, il me le passera.

Mais, à la messe, avant que Rosalie eût vu monsieur Fourcaud, le dimanche suivant, le vieux prêtre annonça le mariage d'Agnès et du bon ami de Rosalie. (Voir gravure).

Et en disant : Il y a accord et promesse de mariage entre . . . il riait sournoisement dans les deux plis de sa bouche.

A quoi pensait-il donc !

Jules Lanoë

L'Ami des Salons (10c), les Lettres d'un étudiant (10c), les Farcès de Piron (10c), la Petite (5c), un Dispara (10c), le Grand Horoscope (10c), le Père (10c), publié par G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

LA MAISON AUX ERABLES

A MON AMIE MISS MABEL BURNETT



De toutes les saisons de l'année, celle dont le nom amène un sourire sur les lèvres des pensionnaires et des "escholières," celle que les étudiants et les universitaires considèrent comme la leur, celle enfin qui repose, réjouit, regaillardit, c'est celle des vacances.

Que d'heureux souvenirs ce mot me rappelle, aussi ne puis-je résister au désir de vous raconter, dans cette simple causerie, une petite historiette relative à cette époque chérie.

Juillet était de retour, et, sur la pressante invitation de madame D. . . ., cinq jeunes filles étaient arrivées depuis huit jours dans la "maison aux érables," où réside toute l'année la bonne maman et où elle réunit aux vacances ses petits enfants.

Cette année là, un cousin, jusqu'à présent inconnu, vrai type féérique (il s'en rencontre parfois sur notre pauvre planète), bon, beau et riche, devait les y rejoindre. Cette chère vieille grand-mère désirait que l'une des jeunes personnes obtint les préférences du jeune homme ; mais elle ne voulait pas influencer son choix en faisant pencher la balance en faveur de celle-ci ou de celle-là, toutes cinq ayant sur son cœur les mêmes droits.

Il venait d'arriver, et c'était l'heure fixée pour la présentation. Elles entrèrent, roses et charmantes, par rang d'âge, Estelle en tête et la jolie Camille venait la dernière. Lui les examinait sans affectation, aussi préoccupé qu'elles mêmes. Madame D. . . . fit les frais de la conversation, en grande partie. Était-ce timidité ou embarras, les jeunes filles n'osaient s'y livrer et demeuraient silencieuses. La glace fut vite rompue après cette première entrevue solennelle, et toutes s'étant dit que ce serait là un charmant cousin, en supposant qu'il ne fut pas le prince chéri de toutes. . . elles se montrèrent sans détour, sans affectation, aussi désintéressées que possible. Il faut vous dire que c'étaient de vaillantes chrétiennes, de bonnes et pieuses âmes qui n'avaient jamais lu de mauvais romans et qui n'en mettaient pas dans leur vie.

Le cousin Jean observait. De ce bouquet de roses il voulait une fleur, mais laquelle choisir ? Très instruit, il causait science avec Estelle ; la savante Estelle, qui parle français comme Fréchet, et peut prendre quand il lui plaira la devise de Pic de la Mirandole ; dilettante passionné, il faisait de la musique avec Marie-Louise ; brillant causeur, il faisait assaut d'esprit avec Anne-Marie, Anne-Marie, c'est l'esprit. Elle est spirituelle jusqu'au bout des ongles. On l'appelle madame Cornuel, ce qui n'est pas peu dire, madame Cornuel était la femme la plus spirituelle du dix-septième siècle, et Dieu sait s'il y en avait, des femmes d'esprit, en ce temps là ; mais quand la belle Jeanne dansait à son bras, il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette beauté complète et de penser que Jeanne ferait à merveille les honneurs de son salon. Du reste, il partageait judicieusement ses égards et ses prévenances entre les cinq jeunes filles et étudiait les caractères beaucoup plus que les avantages extérieurs.

Les joyeuses parties se succédaient, et aucun indice ne faisait soupçonner que le choix du cousin Jean fût arrêté. Il hésitait ; les cousines étaient fort aimables, chacune à sa manière ; elles ne se ressemblaient pas, cha-

cune avait son attrait particulier, il était prodigieusement embarrassé. Cela ne pouvait durer.

—Quand vous déciderez-vous, mon cher Jean ? demanda Mme D. . . ., un soir que le jeune homme avait sollicité la faveur de porter le bougeoir de la bonne dame.

—A l'Assomption, jour de votre fête, grand-mère, répondit-il ; mais, de grâce, ne dites rien.

La veille, Jean sollicita un sursis, et Mme D. . . . commença à s'inquiéter.

—Me permettez-vous d'offrir des souvenirs à mes cousines, demanda-t-il sans paraître remarquer le souci de son aïeule.

—Certainement, mon ami, et même à tout le monde, ce qui vaudrait mieux.

—C'est bien ainsi que je le désire.

Après le grand dîner où assistait toute la société des environs, un messenger apporta au salon une immense boîte. Il y eut un mouvement de surprise dans l'assemblée. C'était le cadeau de fête de grand-mère, puis tout au fond cinq petites boîtes, dédiées aux cousines. Chacune contenait le même présent, des bagues splendides, des perles. Jeanne s'en para s'épanouissant, et en devint encore plus belle. . . .

Huit jours plus tard, on apprit une nouvelle désolante : l'usine Renouf qui fournissait de l'ouvrage à une partie des habitants du village, était la proie des flammes ; les pertes étaient considérables, et un grand nombre de familles demeuraient sans ressources. On fit une quête : le cousin Jean donna une généreuse offrande ; les cousines sacrifièrent leurs petites économies ; l'élan fut unanime.

A quelques jours de là, M. Jean revenait de la pêche. En passant près d'une charmille, sur le bord de la grève, il entendit de jeunes voix et s'arrêta pour écouter. Ne l'accusons pas d'indiscrétion : on parlait de lui.

—Jean ne se presse pas de faire son choix, disait Marie-Louise. Que préfère-t-il de la beauté, de l'esprit, de la science, de l'art, de la bonté ? *That is the question.* Je serais curieuse de l'apprendre. Tantôt c'est la science qui l'emporte, tantôt je crois le succès assuré à la beauté. Mais décidez-vous donc, cousin Jean, ou bien. . . .

—Ne parle pas si haut, interrompit Camille.

—Bah, le cher cousin est à la pêche, et d'ailleurs, j'ai de bons yeux, ma charmante, et j'ai bien vu que je n'irai pas avec lui. A propos, Camille, tu es coupable à l'endroit de notre cousin d'une grave impertinence.

—Que veux-tu dire ?

—Tu as dédaigné son présent, ma chère ; tandis que nous quatre nous avons mis dimanche les perles de l'Assomption, tu as gardé ta bague. C'est très mal. Mais tu rougis ; il y a anguille sous roche. Les mettras-tu dimanche prochain, tes perles, le cadeau du cousin Jean ?

—Je ne les mettrai pas, Marie-Louise ; je n'ai plus ma bague.

—Et qu'en as-tu fait, ma bonne amie ! Perdue ou volée, il faut le dire, et bien vite ?

—Tais-toi, Marie-Louise, je t'en prie.

—Alors parle, explique-toi grand-mère serait indignée. . .

—J'ai donné mes perles pour les pauvres incendiés, dit bien bas Camille ; promets-moi le secret et fais en sorte que je ne sois pas questionnée.

Marie-Louise restait muette d'étonnement. Tout émue, elle embrasse Camille.

—Eh bien, tu en fais de belles. Mais je t'admire, petite chérie. Tiens, si j'étais le cousin Jean, ce trait me subjuguait et je préférerais la bonté à tout le reste.

M. Jean n'avait assez entendu. Le même jour, devant toute la famille, il offrit à Camille une petite boîte ressemblant tellement à l'autre que la jeune fille crut y retrouver les perles

dont elle avait fait l'abandon au malheur ; mais elle ne contenait qu'un anneau, l'anneau des fiançailles, et ce fut madame D... qui le passa au doigt de la chère enfant, tandis qu'une douce voix lui disait :

— Voulez-vous faire le bonheur du cousin Jean ?

Flourville

UN COMBAT HÉROIQUE AU TOMKIN

(Voir gravure)

Le *Journal officiel* a publié, il y a quelques jours, le récit suivant de la belle conduite de l'escorte du convoi de Cho-Ko.

Le convoi était parti le matin du poste de Bac-Kem, escorté par quarante-six tirailleurs, sous le commandement du sergent Bonnardi, secondé par le sergent Bastat. Une bande de cent cinquante à deux cents fusils, formée hors du territoire militaire et conduite par le fils du chef sous-missionnaire Luong-Tam-Ky vint s'embusquer sur la route, dans un défilé broussailleux, resserré entre une haute montagne et le fleuve. Le convoi marchait encadré en tête par la section Bastat et en queue par la section Bonnardi. Les pirates laissèrent s'engager en entier dans le coupe-gorge la section de tête et, à un signal donné, ouvrirent sur elle un feu rapide qui lui coucha par terre vingt hommes sur vingt-trois.

Bastat rallia à ses côtés les trois qui restaient debout et les quelques blessés pouvant encore faire usage de leurs armes, prit position et arrêta un moment le flot des Chinois qui se précipitaient sur le sentier en hurlant. Après quelques instants d'une lutte disproportionnée et héroïque, le sergent tombait frappé à mort de deux balles, payant de sa vie le salut de ses soldats blessés, à qui il avait ainsi donné le temps de se traîner en arrière.

Dès les premiers coups de fusil, le sergent Bonnardi accourait, ouvrait le feu et, avec intelligence et vigueur, réussissait à occuper, par une marche oblique en échelons, le seul point qui lui permit de tenir tête à l'ennemi, de soutenir l'autre section et de protéger les charges du convoi abandonnées par les coolies tout le long de la route. Il réussit, avec ses vingt-trois tirailleurs, à briser l'élan des pirates, à repousser deux retours offensifs et à leur interdire l'accès du convoi. A la fin de la journée, la vaillante petite troupe était retranchée sur une hauteur située un peu en arrière du lieu de l'action et au sommet de laquelle les blessés et la presque totalité des charges avaient pu être parqués. C'est sur cette position que les renforts, partis de Bac-Kem et de Chiem-Hoa, la recueillirent le lendemain.

SOUVENIRS D'UN MATELOT

LA MORT DU GABIER

Georges Hugo continue, dans la *Nouvelle Revue*, la publication des *Souvenirs d'un matelot* qui révèlent un écrivain original et fort ; nous citons une page pleine de pitié et d'émotion : *La mort du gabier* :

Un matin, au jour levant, un jeune gabier qui venait de laver son linge, le mettait à sécher dans les haubans, très haut, pour qu'on ne le volât pas et pour que le vent et le soleil lui enlevassent bien vite toute son humidité. Les pieds nus accrochés aux cordes, les bras levés portant les lourds vêtements mouillés et tordus, il chantait en sa courageuse posture

inconsciente, nouait soigneusement une de ses vareuses dont la toile grise claquait gonflée par la brise du matin.

Soudain, son pied glisse ; il se renverse, son bras s'accroche aux cordes par l'aisselle, puis ses mains se cramponnent à d'autres linges déjà au sec, qui cassent et tombent avec lui. Le corps en tournant vient cogner contre une embarcation et s'écrase lourdement comme une masse molle, sur le pont, dans l'eau de savon, en faisant une grande éclaboussure.

Il est tombé sur le ventre, un bras plié sous la tête. Du sang se mêle à l'eau bleue et sale, autour de lui ; ses jambes aplaties ont de petites convulsions. Puis le corps reste immobile.

Sur le bateau les hommes courent, comme des fourmis inquiètes :

— Qui c'est ?

— Où ça ?

— Bon Dieu de bon Dieu, va !

On s'approche du malheureux, et tous ces pieds nus glissent dans l'eau rosée.

— Vite, vite, à l'infirmerie ! ordonne le maître d'équipage.

Quatre hommes soulèvent doucement le corps du jeune gabier ; sur son tricot rayé il y a une grande tache brune ; ses épaules sont rouges, son crâne est rouge, du sang coule dans ses cheveux blonds coupés ras, le long de son pantalon de toile, sur ses pieds qui plient. Sa tête est penchée sur sa poitrine comme celle d'un pendu.

Et les quatre hommes, portant leur camarade blessé, passent devant l'équipage, à travers les yeux effrayés et curieux, dans le grand silence, dans l'inquiétude, tandis que là-haut, la corde cassée se balance, avec ses linges qui dégouttent et que des matelots de pont jettent de l'eau et passe leurs fauberts sur la place ensanglantée.

ACTUALITÉ GÉOGRAPHIQUE

LA DÉCOUVERTE DU PÔLE NORD

M. Rabot, l'explorateur bien connu et l'homme le plus compétent de France pour toutes les questions qui touchent aux régions populaires, exprime comme suit son opinion, dans la revue la *Vie Contemporaine*, au sujet de la découverte du Pôle Nord par Frithjof Nansen, dont on s'est vivement ému ces derniers jours :

« Depuis une semaine, sur la foi d'une dépêche venue d'Italie, il n'est bruit que de la découverte du Pôle Nord par le Norvégien Nansen. D'une telle origine, la nouvelle doit éveiller les plus légitimes défiances ; les agences télégraphiques d'outre-monts n'ont pas, que nous sachions, des correspondants au Pôle ; en second lieu, les régions riveraines de la Méditerranée ne sont pas précisément en relations suivies avec les baleiniers et les chasseurs de l'Océan Glacial, correspondants habituels des expéditions polaires.

D'un jour à l'autre nous attendons cependant des nouvelles du vaillant explorateur, mais par la voie de Sibérie. C'est précisément à cette époque de l'année qu'en 1876, une dépêche d'Irkoutsk vint rassurer le monde savant sur le sort de Nordenskiöld dans son mémorable périple de l'ancien monde. Au commencement d'octobre 1878, le navire de l'expédition, la *Véga*, avait été bloqué par les glaces sur la côte nord de la Sibérie. Désireux de calmer les alarmes que le manque de nouvelle devait naturellement faire naître, le chef de l'expédition suédoise remit à un indigène une lettre destinée au gouverneur général d'Irkoutsk. Transmis de tribu en tribu, à travers les immenses déserts qui s'étendent de la côte de l'Océan Glacial à la zone habitée de l'Asie sep-

tentrionale, le courrier n'arriva au poste russe de l'Anadyr que le 7 janvier 1876, et le 28 avril seulement à Irkoutsk. Six jours après, le 19 mai, le télégraphe transmettait en Suède la dépêche de l'illustre navigateur.

Nansen a quitté la Norvège au commencement de 1893, se dirigeant vers les îles de la Nouvelle-Sibérie. Des chasseurs de morse l'ont aperçu quelques semaines plus tard dans la mer de Kara. Depuis, aucune nouvelle n'est parvenue. L'expédition a-t-elle ou n'a-t-elle pas atteint sa première étape ? Jusqu'ici nous l'ignorons, mais ce mystère sera prochainement éclairci, nous l'espérons du moins.

Le gouvernement russe, toujours soucieux du succès des grandes entreprises géographiques, a fait établir sur l'archipel en question des dépôts de vivres destinés à la mission scandinave. Si Nansen a relâché sur ces terres suivant l'usage des explorateurs polaires, il aura déposé un courrier dans une pyramide de pierres sèches. Chaque été, les îles de la Nouvelle-Sibérie sont visitées par des trappeurs russes. Avertis par les autorités impériales, ces chasseurs n'auront pas manqué de fouiller toutes caches, et s'ils y ont trouvé des lettres, ces nouvelles, transmises par l'intermédiaire des tribus nomades de l'Asie septentrionale, comme celles expédiées il y a quinze ans par Nordenskiöld, à peu près des mêmes régions, ne tarderont pas à parvenir en Europe.

Si, contrairement à notre espoir, aucun courrier n'arrive, le moment ne me paraît pas encore venu de concevoir de sérieuses alarmes sur le sort de Nansen. Pour des raisons que nous ignorons, il peut très bien n'avoir pas relâché aux îles de la Nouvelle-Sibérie et avoir poussé directement au Nord. D'autre part, le voyageur a fixé lui-même à un minimum de trois ans la durée de son absence, et dix-huit mois seulement se sont écoulés depuis son départ. Enfin le navire est approvisionné pour cinq ans.

La tentative de M. Nansen est un véritable coup d'audace ; mais après le succès de son expédition au Groënland, tout semble possible sous sa direction. Il y a sept ans, lorsque ce voyageur partit pour accomplir sa traversée des glaciers du Groënland, les explorateurs les plus compétents déclaraient l'entreprise impraticable. En dépit de ces prédictions, sûr de lui-même et de ses compagnons, le hardi Norvégien remporta le plus complet succès. Aussi, quelque hasardeuse que soit sa nouvelle exploration, ses amis fondent-ils les plus grandes espérances sur ses résultats.

CHARLES RABOT.

POTS DE PENSÉES

Après son recollement, saint Denis put travailler "la tête reposée."

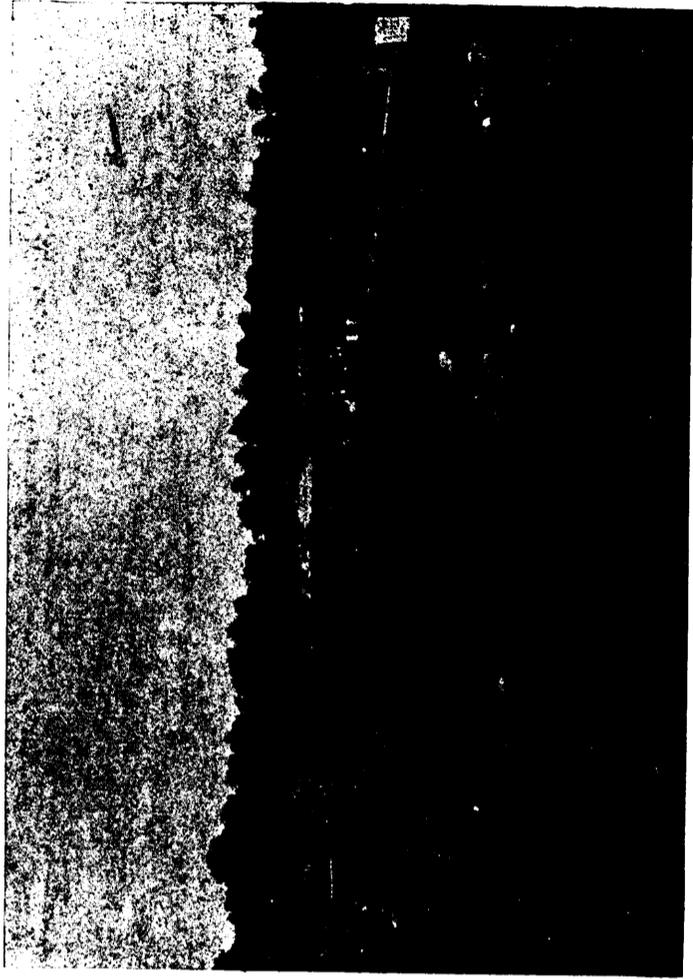
Il paraît que le président du Conseil a fait une chute en descendant de voiture. On a vu des ministres tomber de plus haut.

Au Salon, il y a quatre peintres qui ont exposé divers épisodes de la vie du maréchal Ney. Cela s'appelle fourrer son *Ney* pourtout.

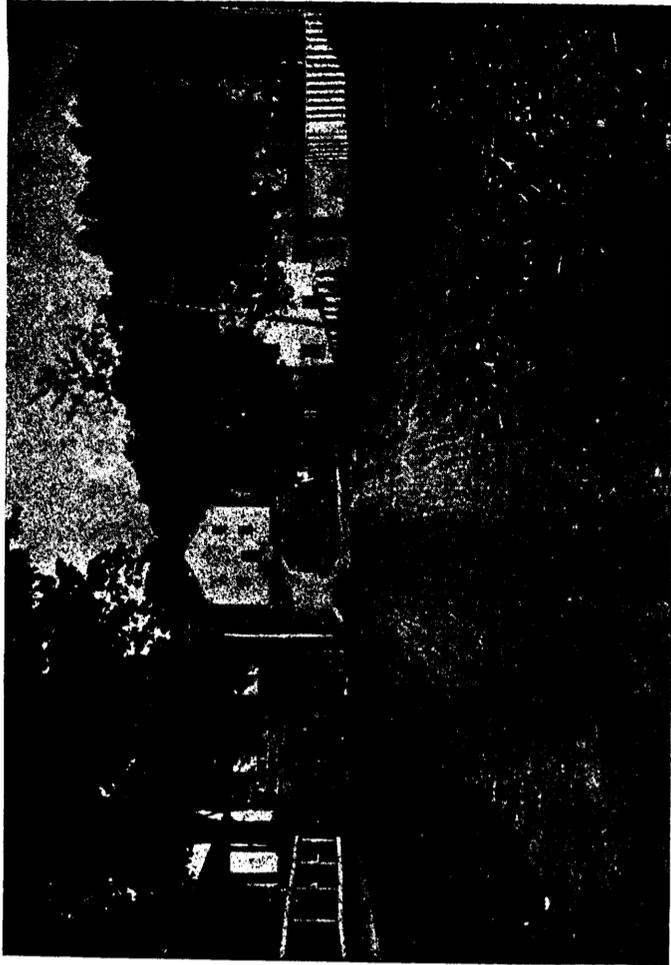
On ne cesse de dire que les orléanistes veulent tenter un coup de main. Pas plus de *main* qu'aujourd'hui.

Les rois nous font l'effet de connaître très imparfaitement les règles de la grammaire. Puisqu'ils passent leur règne à mettre leurs *sujets* au régime.

Dites-moi un peu quels sont les commerçants les plus vaniteux. Ce sont les horlogers, parce qu'ils font toujours *montrer* de leur talent !



LE TRAIN DES EXCURSIONNISTES (QUELQUES MINUTES AVANT LE DÉPART)



UNE RUE DU VILLAGE



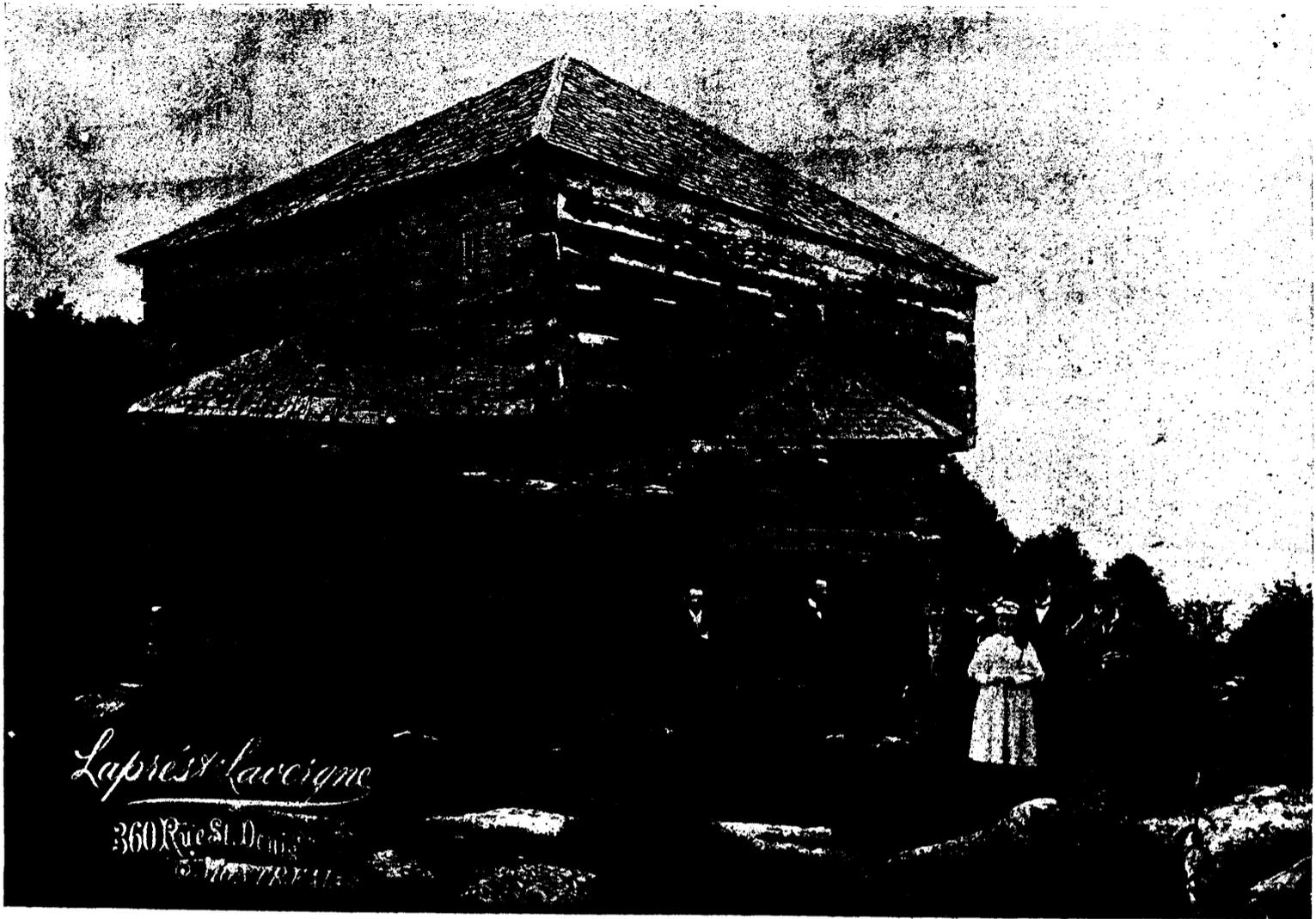
VUE SUR LA BAIE DE MISSISQUOI



VUE DE LA PARTIE OUEST DU VILLAGE

A TRAVERS LE CANADA—VUES PRISES LORS DE L'EXCURSION DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE MONTRÉAL, A PHILIPSBURG

Photographies Laprés et Lavergne, 360, rue Saint-Denis

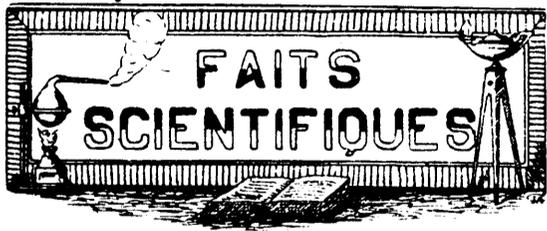


PHILIPSBURG—LE BLOCKHAUS (CONSTRUIT LORS DE LA GUERRE DE 1812)



GRUPE DES OFFICIERS DE LA SOCIÉTÉ—Photo. Laprés et Lavergne

A TRAVERS LE CANADA—VUES PRISES LORS DE L'EXCURSION DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE MONTREAL



Les nouveaux bateaux américains.—Un inventeur a fait breveter en Amérique des bateaux d'une construction singulière. Plus de roues, plus d'hélices, mais en échange des canaux disposés le long de la quille et dirigés d'avant en arrière. Des pistons mis en mouvement par la machinerie du navire, refoulent de l'eau dans ces canaux et ce sont les jets ainsi produits qui, venant frapper les eaux de la mer, déterminent la marche du navire.

L'hygiène de la voix.—M. le Dr Casset nous apprend que l'alimentation et les exercices du corps jouent un grand rôle dans le fonctionnement de la voix. Rien ne déprimerait autant les moyens vocaux que les mauvais états des fonctions digestives. On doit manger de préférence les viandes rouges, le lait, les fruits, mais s'abstenir des choux, champignons, artichauts. Il faut prescrire l'abus des alcools et observer un repos de trois heures entre les repas et l'exercice de la voix. Tous les excès sont fâcheux pour les chanteurs et les orateurs, car ils compromettent le médium de la voix.

Arbre à l'épreuve de la foudre.—Aucun arbre n'est à l'abri des coups de tonnerre. Quand l'atmosphère est surchargée d'électricité, tous peuvent attirer la foudre et être ainsi détruits. On a cependant remarqué que le hêtre était plus rarement frappé que les autres. Le professeur Hellman, dans ses statistiques, a constaté que la foudre touche cinquante-quatre fois plus les chênes que les hêtres. Ce fait est très connu des habitants des régions boisées, où l'on voit très peu de hêtres foudroyés alors qu'un grand nombre de chênes et de sapins le sont. On attribue cette immunité relative à la nature même du hêtre, dont la sève oléagineuse, surchauffée pendant l'été, suinte au travers de l'arbre et l'entoure d'un enduit protecteur.

Moyen de faire une plume neuve avec une vieille plume.—Lucien écrivait ses devoirs ; il n'en pouvait venir à bout tant sa plume était vieille et usée ; et, de dépit, il jeta ses cahiers en l'air en s'écriant : *Tant pis !*

Ma vieille tante passait par hasard.

—Tant pis pour qui ? dit-elle. Tant pis pour toi, mon pauvre enfant, qui seras puni pour n'avoir pas fait ton travail, et qui, de plus, auras perdu ta journée sans rien apprendre. Tiens, je vais, avec ma baguette, te faire une plume toute neuve, avec celle qui ne peut plus te servir.

Et, s'approchant d'un bec de gaz, qu'elle alluma, ma vieille tante y maintint la plume pendant une demi-minute, au bout de laquelle elle la plongea vivement, toute brillante, dans un verre d'eau froide, qu'elle avait préparé d'avance.

Elle retira alors la plume, et la présenta au jeune garçon, qui écrivit ses devoirs avec une plume neuve.

Le siècle de bois et de papier.—Nous voilà au seuil d'une ère nouvelle. L'humanité fatiguée du fer se tourne vers le bois et le papier. On sait les nombreuses applications du papier mâché pour les constructions des bâtiments et des wagons, voici le tour du bois. On vient de breveter en Suisse un procédé tendant à remplacer, dans la construction, la pierre et le plâtre par la pâte de bois. Cette pâte n'est autre chose qu'une sorte de mélange de copeaux de bois avec du mortier, après les avoir préalablement imprégnés de sulfate de cuivre ou de sublimé. On fait sécher la pâte, on la place dans des moules, et on obtient une sorte de pierre... de bois, légère, poreuse et dure. Ajoutons que la pierre de bois peut-être sciée, coupée, clouée, percée et que l'on pourra bientôt l'admirer, car on parle déjà d'un grand hôtel qui sera construit exclusivement avec ce bois extraordinaire.

Ce qui se passe après la mort !—La science, impuissante à nous expliquer ce qui se passe avec notre âme, nous apprend au moins ce que devient notre corps, lorsque le souffle de la vie vient de nous quitter. On sait que les microbes envahissent alors l'organisme et y règnent en maîtres. Mais à quel moment y arrivent-ils ?

MM. Achard et Phulpin ont fait à ce sujet des recherches très curieuses et voici le résultat auquel ils sont arrivés.

Ils ont constaté avant tout que les bacilles de la putréfaction n'envahissent jamais les organes avant... la mort. Mais aussitôt la mort déclarée, accourt le staphylocoque blanc, le plus pressé parmi les bacilles. Il n'attend que 6 à 8 heures. Puis surviennent les autres microbes et dans leur nombre le terrible coli-bacille, qui triomphe le plus facilement de la résistance de l'organisme. La putréfaction marchant à grands pas, les bacilles arrivent à s'emparer décidément de l'organisme vaincu et complètement tombé dans leur pouvoir.

Verdure sans terre.—Ceci intéresse les pauvres ménages logés étroitement, privés de fleurs et de verdure. On obtiendra par le moyen que je vais dire soit un vase de verdure, soit une suspension dans une fenêtre.

A cet effet, on prend une éponge commune, plus elle est grossière, mieux elle vaut pour cet usage. On la fait tremper dans l'eau chaude pour la gonfler, on la presse ensuite dans les mains pour l'égoutter à moitié. Alors, dans les trous de cette éponge, on introduit des graines de millet, de trèfle rouge, de pourpier, de graminée, de lin, et d'une manière générale de toute espèce de plantes germant facilement et, autant que possible, donnant des feuilles d'une couleur variée.

On place l'éponge ainsi préparée soit sur un vase, une coupe ou dans une suspension à l'embrasure d'une fenêtre où le soleil donne une partie de la journée. Puis, tous les matins, on l'arrose en pluie légère sur toute sa surface. Bientôt les graines ainsi renfermées dans l'éponge germent et poussent de petites feuilles et en peu de temps on n'a plus qu'une boule de verdure présentant des variétés de couleur suivant les graines que l'on aura employées.

Contre les morsures des serpents.—Les vacances approchent, l'heure du départ pour la campagne va sonner. Mais, pour beaucoup de personnes, le séjour dans les bois et les champs est gâté par la crainte des serpents. Des travaux fort intéressants se poursuivent depuis quelques mois sur l'immunisation contre les morsures des vipères ; on a exposé, ici-même, les expériences qui ont été faites pour obtenir un sérum qu'il suffira d'injecter pour protéger hommes et animaux contre le venin. En attendant cet heureux jour où sera découvert le vaccin antivenimeux, il faut se contenter des remèdes préconisés. En voici un recommandé par le Dr Calmette : aux injections de chlorure d'or qu'il avait précédemment conseillées, il préfère aujourd'hui les injections de chlorure de chaux, plus actives, paraît-il.

On devra injecter, tout autour et à une assez grande distance de la plaie faite par la morsure d'une vipère, 20 à 30 centimètres cubes d'une solution de chlorure de chaux, préparée au moment même où on va en faire usage en diluant, dans quarante-cinq centimètres cubes d'eau bouillie, cinq

centimètres cubes d'une solution de chlorure de chaux au douzième. Ces injections sont, paraît-il, des plus efficaces et peuvent agir même quand elles sont pratiquées cinquante minutes après la morsure.

NOUVELLES A LA MAIN

—Baptiste !

—Monsieur.

—Il faut que je prenne demain matin le premier train. Venez me réveiller à quatre heures.

—Monsieur n'aura qu'à sonner.

* * *

Question matrimoniale :

Le futur beau-père.—C'est une décision irrévocable. Je ne donne pas plus de cinq mille piastres de dot à ma fille !

Le futur gendre.—Sapristi ! Soyez sérieux une fois dans votre vie ! Vous ne l'avez donc jamais regardée en face ?

* * *

Le petit Bob, après avoir lu au cimetière un grand nombre d'inscriptions louangeuses sur les tombeaux, se tourne vers son père et lui demande :

—Mais, papa, où sont donc enterrés les méchants ?

* * *

Entre politiques :

—Tu as parlé longtemps à cette réunion ?

—Une heure un quart sans interruption. En terminant, j'ai dit : " Que ceux qui ne sont pas de mon avis lèvent la main..." Tout le monde a levé la main.

—Alors ?

—Alors, j'ai levé le pied !

* * *

—Ah ! que voilà une femme qui a un joli chapeau ! dit en passant un monsieur qui veut lancer un compliment.

La dame, le reprenant :

Il serait plus naturel de dire : " Ah ! que voilà un chapeau qui a une jolie dame ! "

* * *

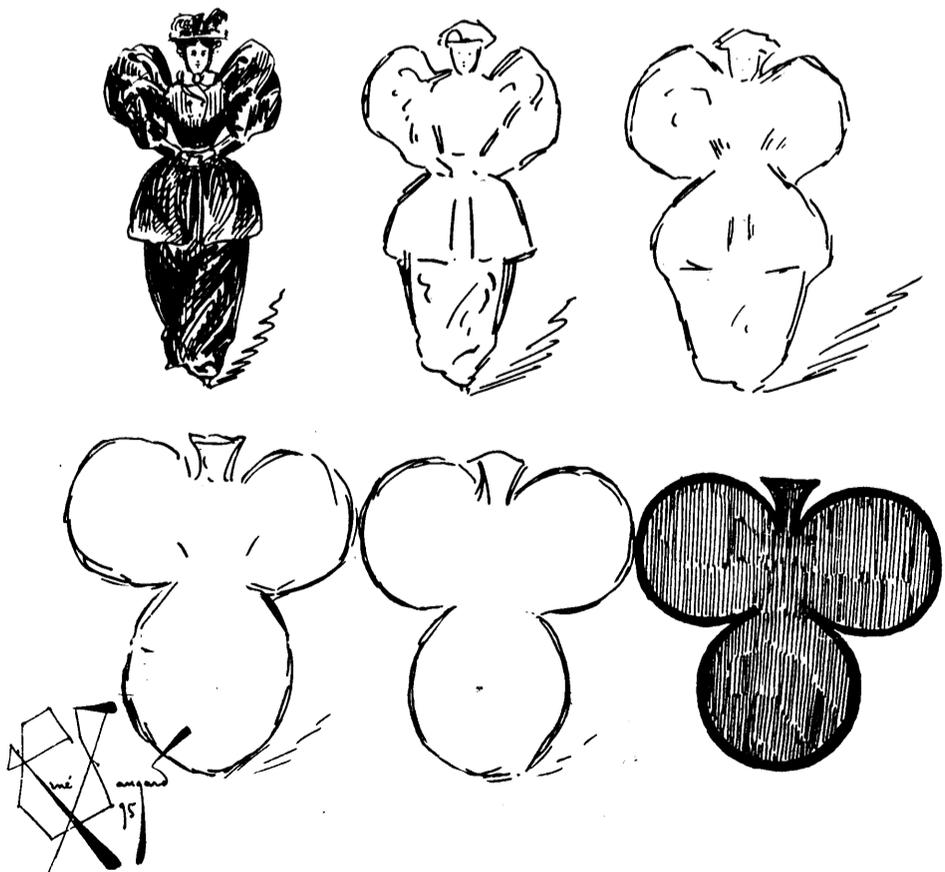
Toto est d'une curiosité...

Sa mère l'avait mené au Jardin des plantes l'autre jour. Soudain :

—Dis donc, maman ?

—Quoi ?

—Si un canard avait du chagrin, comment qu'il ferait pour se noyer ?



THÉORIE DE L'ÉVOLUTION—Composition et dessin de René Sangard

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

XXIV

—C'est vrai, mais jusque-là nous patienterons en travaillant tous deux et, en attendant, nous pouvons nous réjouir du bonheur à venir.

—Le bonheur à venir ! répéta Gilbert. Arrivera-t-il jamais ? L'avenir est loin . . . Moi, je ne crois qu'au présent et tu conviendras, je suppose, qu'il n'est pas très doré le présent . . .

—Pourquoi doutes-tu ainsi ?

Gilbert était agacé.

Il répondit brutalement à Henriette :

—Nous parlerons de cela plus tard ! Tu accordes beaucoup trop de confiance aux belles paroles de ton cousin, à ses discours jésuitiques, à ses faux semblants de charité ! Tout cela cache souvent des pièges où l'on tombe bêtement lorsqu'on ne se méfie pas ! Moi je me méfie !

—Quels pièges ? demanda la jeune femme. De quoi te méfies-tu ?

—Assez sur ce chapitre ! . . .

—Cependant . . .

—Je te dis qu'en voilà assez, qu'en voilà trop ! interrompit Gilbert. Fais-moi le plaisir d'aller dans ta chambre . . . J'ai à travailler ici et par conséquent il me faut un peu de solitude et de silence . . .

Henriette allait se retirer, le cœur gros, et le jeune homme se disposait à reprendre son travail interrompu par l'arrivée du vicaire de Saint-Ambroise, quand la sonnette de la porte d'entrée retentit avec violence.

—Qui diable vient encore me déranger ? s'écria Gilbert d'un ton de mauvaise humeur.

—Faut-il ouvrir ?

—Oui, ouvre. Si c'est un gêneur, j'aurai vite fait de l'expédier ! Henriette alla ouvrir.

Maman Véronique, la voisine de Jeanne Rivat, se montra dans l'encadrement de la porte.

La femme de Gilbert la reconnut du premier coup d'œil.

Il n'en fut pas de même, relativement à Mme Rollin, pour la vieille Véronique dont les yeux étaient moins bon et la mémoire plus courte.

—C'est bien ici, n'est-ce pas, demanda-t-elle, que demeure M. Gilbert Rollin.

—Oui, madame . . . Entrez, je vous prie.

Véronique franchit le seuil.

Henriette reprit :

—Vous ne me reconnaissez pas ?

—Non, madame.

—Ce n'est point, cependant, la première fois que nous nous voyons . . .

La voisine de Jeanne regarda son interlocutrice avec attention.

—Tiens, c'est vrai ! s'écria-t-elle tout à coup, voilà que ça me revient, oh ! je me souviens bien à présent ! Nous nous sommes rencontrés à la paroisse Saint-Ambroise . . .

—Le matin de la bataille de Montretout . . .

Véronique poussa un soupir.

—Oui . . . oui . . . fit-elle tristement. Vous alliez demander au bon Dieu de vous conserver votre mari . . . Moi j'étais avec une jeune femme qui venait comme vous prier le bon Dieu pour le sien . . . Vous avez eu plus de chance qu'elle, vous, madame . . .

—Quoi, le jeune homme qui l'accompagnait ?

—Paul Rivat . . . son mari . . .

—Eh bien ?

—Il est mort . . .

—Oh ! mon Dieu ! . . . Tué pendant la bataille ? . . .

—Oui, madame . . . et la pauvre veuve est malade et bien malheureuse . . . C'est à cause d'elle que je suis venue ici pour voir monsieur Rollin . . .

—A cause de cette femme ? dit Gilbert étonné. Bien ! que me voulez-vous ?

—Voilà, monsieur . . . Quoique n'étant pas absolument dans la misère, la pauvre veuve de Paul Rivat n'est point à son aise, tant s'en faut ! Les parents de son mari lui envoient bien quelques sous, mais si peu de chose ! Sa mère à elle est morte il y a un mois . . .

Dans l'état où se trouve Jeanne, les charités des beaux-parents sont insuffisantes . . . Moi, je suis une pauvre femme de ménage, et ce métier ne me rapporte pas gros . . . Je fais pour Jeanne tout ce que peux, mais je ne peux guère.

Maman Véronique continua :

—Depuis qu'elle a appris la mort de son mari, qui était un si parfait homme et qu'elle aimait tant, elle est comme folle, et la fièvre ne la quitte ni jour ni nuit . . . Vous comprenez bien qu'un pareil état demande beaucoup de soins, des visites du médecin, des médicaments, enfin un tas de choses coûteuses . . . Je ne peux pas tout faire, malgré ma bonne volonté . . .

—Pourquoi votre voisine n'entre-t-elle pas à l'hôpital ? demanda Gilbert.

—L'y conduire ça serait la tuer . . . L'hôpital lui fait peur . . . A tort ou à raison il y a des gens comme ça . . . il y en a même beaucoup, et je suis de ceux-là . . .

—Alors ?

—Alors je suis venue m'adresser à vous, monsieur . . .

—Pour ?

—Pour vous demander un conseil et un appui . . .

—A moi ! Quel conseil et quel appui ?

Véronique ne répondit pas tout de suite.

Elle cherchait son entrée en matière, et quoique ayant la langue bien pendue elle éprouvait une visible hésitation.

Henriette vint à son aide.

—Asseyez-vous, madame, dit-elle en avançant une chaise sur laquelle la brave femme prit place, et expliquez-vous . . . Monsieur Rollin fera tout ce qui dépendra de lui pour vous être utile, j'en réponds.

Ces bonnes paroles enhardirent Véronique.

—Eh bien ! voilà ! commença-t-elle, Paul Rivat est mort au service de la Patrie . . . il a été tué en plein champ de bataille, en se battant comme un vrai brave, contre ces gueux de Prussiens . . . il y en a bien d'autres que lui qui sont tombés comme lui, c'est sûr, et il n'y a pas à faire des catégories dans les braves gens, je comprends ça, mais tous ceux qui sont morts ne laissent pas comme lui une jeune veuve avec un enfant qui sera orphelin avant d'être né ! Voilà une chose qui mérite considération, du moins à mon avis . . . Voyons, entre nous, monsieur, est-ce que le gouvernement ne devrait pas s'occuper des veuves et des enfants de ceux qui ont donné leur vie pour défendre Paris ? Est-ce que ces veuves-là n'ont pas droit à une indemnité qui leur permette de manger du pain, si elles ont faim, et de se soigner si elles sont malades ? Jeanne Rivat est la veuve d'un garde national tué à l'ennemi, ne peut-elle pas demander qu'on lui vienne en aide ?

—Certes, elle peut réclamer un secours.

—A qui faut-il s'adresser pour cela ?

—Au gouvernement, mais je dois vous apprendre, puisque vous paraissez l'ignorer, qu'il a pris l'initiative d'une mesure libérale . . .

—En effet, monsieur, je l'ignorais . . .

—Les veuves et les enfants des gardes nationaux tués en combattant recevront une indemnité . . .

—Quand ?

—A cela je ne puis répondre . . . Ce sera long sans doute . . . le projet de loi est présenté à l'Assemblée Nationale . . . il faut qu'il soit discuté ! . . .

—Discuté ! s'écria maman Véronique avec tous les symptômes d'une véritable exaspération. C'est ça ! . . . Des jours, des semaines, des mois, et, en attendant, ceux qui ont faim, ceux qui souffrent, crèveront comme des chiens pendant ce temps-là ! . . . Voilà comme ça se passe !

Gilbert fit un mouvement d'épaules signifiant clairement :

—Ainsi va le monde ! je n'y peux rien ! Maman Véronique poursuivit :

—Mais ne pourriez-vous, monsieur, vous le capitaine de Paul Rivat, vous qui l'avez vu tomber près de vous, vous qui savez qu'il s'est conduit en brave, ne pourriez-vous intercéder pour sa malheureuse veuve ? exposer à qui de droit sa triste situation, le besoin pressant qu'elle a d'obtenir tout de suite ces secours qu'on va discuter et qui, arrivant maintenant, pourraient peut-être lui rendre la santé, sauver sa vie et celle de son enfant . . .

—Je ne suis plus capitaine... Je ne fais plus partie de la garde nationale... répondit Gilbert.

—Qu'importe, mon ami ? s'écria vivement Henriette. Rien ne t'empêche d'écrire et de signer une pétition appuyant la demande de Mme Rivat en affirmant la belle conduite et la fin héroïque de son pauvre mari...

—Ah ! vous ferez cela !... vous ferez cela, monsieur, appuya maman Véronique dont le visage était inondé de larmes. Ce sera une belle action, une action charitable, allez !... et le bon Dieu vous en tiendra compte un jour ou l'autre !...

L'ex-capitaine du 57^e bataillon eut aux lèvres un sourire sceptique, mais il répondit :

—Soit ! Je rédigerai cette pétition. Venez la chercher demain...

—Oh ! je viendrai, monsieur, vous pouvez y compter, et je vous remercie d'avance, de tout mon cœur, de toute mon âme, pour ma pauvre jeune voisine, si intéressante, si malheureuse, et qui souffre tant !...

—L'adresse de la veuve, car on ira sans doute aux renseignements chez elle ?...

—Rue Saint-Maur, numéro 157...

Gilbert écrivit l'adresse.

—Bien, dit-il ensuite. C'est tout ce qu'il faut... Revenez demain...

—A quelle heure ?

—A la même heure qu'aujourd'hui...

—A demain donc, monsieur, et merci...

Maman Véronique fit une grande révérence et se dirigea vers la porte que Mme Rollin lui ouvrit.

Henriette la suivit jusque sur le carré.

Chemin faisant, elle avait mis la main dans sa poche où se trouvait son porte-monnaie.

Elle y puisa à tâtons une pièce dix francs qu'elle tendit à la brave femme en lui disant :

—Prenez ceci pour la veuve de Paul Rivat... C'est bien peu de chose, mais enfin cela permettra toujours d'attendre un peu...

Véronique, très émue, embrassa sans façon la femme de Gilbert, en balbutiant d'une voix mouillée de larmes :

—Ah ! c'est bien, ça, madame !... Ça vous portera bonheur ! Je ne sais vraiment pas comment vous remercier, mais le bon cœur y est !...

Puis elle s'éloigna, heureuse d'avoir atteint le but qu'elle se proposait en venant chez l'ex-capitaine du 57^e bataillon.

De la rue Servan, où demeurait Gilbert, à la maison qu'elle habitait auprès de Jeanne la distance était courte.

Elle arriva en quelques minutes au numéro 157 de la rue Saint-Maur.

Comme elle allait franchir le seuil de l'allée, elle se trouva en face d'un garde nationale en uniforme.

Elle se rangea pour le laisser passer, mais il s'arrêta net devant elle :

—Tiens, vous voilà, maman Véronique ! fit-il d'une voix rauque et canaille.

Le couloir était sombre.

La vieille femme ne reconnaissant pas son interlocuteur, s'avança un peu pour le mieux voir.

Elle tressaillit et s'écria d'un ton qui n'était nullement joyeux :

—Ah ! c'est vous, monsieur Servais Duplat :

C'était bien en effet le fourrier de la 3^e compagnie.

—Parfaitement moi... répliqua-t-il.

—Est-ce que, par hasard, vous venez de chez Mme veuve Rivat ? demanda Véronique.

—Mme Rivat ? répéta le fourrier. Ah ! bon, j'y suis !... La veuve du particulier qui se faisait bénir à Saint-Ambroise et qui a laissé sa peau à Montretout.

—Oui, et c'est malheureux que vous ayez rapporté la vôtre ! Elle ne valait fichtre pas la sienne ! dit Véronique...

—Ça dépend des idées, ça !... fit Duplat avec un rire goguenard. Elle demeure donc dans la maison, la veuve Rivat ? continua-t-il. Au fait c'est vrai... je ne me le rappelais plus... Est-ce que vous perchez aussi dans la tourne, vous ?

—Si ça peut vous être désagréable je vous répondrai : oui...

—Désagréable !... Comment donc !... Ça m'est très agréable, au contraire, puisque je vais y nicher moi-même...

Véronique ne put retenir un soubresaut violent.

—Vous !... Vous !... Vous ! cria-t-elle ensuite sur trois tons différents.

—Ben, oui, quoi ! Je viens de louer une chambre, au quatrième pour le terme d'avril. Et même je me propose de vous charger de faire mon ménage...

—Vous dans la maison ! reprit Véronique. Il ne manquerait plus que ça !...

—On croirait que ça vous chiffonne, maman Grognon !...

—Ça lui portera malheur, à la maison !...

—Malheur ? Pourquoi ça ? Je suis donc un porte-guigne ?...

—Oui, un porte-guigne, monsieur Servais Duplat, et de la première catégorie, encore ! Je ne vous l'envoie pas dire !... S'il fallait choisir pour voisin entre le diable et vous, je choisirais le diable !...

Et Véronique, toujours grommelant, s'enfonça dans le couloir.

Servais Duplat, riant aux éclats, d'un rire un peu forcé, lui jeta ces derniers mots :

—Eh bien ! c'est gentil, ça ! Dites-donc, la vieille, bonjour de ma part à la veuve Rivat et, quand elle fera baptiser, venez me chercher, je serai le parrain... Nous ferons un baptême laïque. Je vous paierai des dragées... ça sera un peu chic ! je ne ne vous dis que ça !...

Et il sortit.

XXV

Lorsque Paris avait appris la signature de la convention qui mettait fin au siège après plus de quatre mois d'investissement, la population épuisée par des privations sans nombre s'était ressaisie et commençait à respirer, ne demandant qu'à oublier les angoisses subies.

On éprouvait comme une sensation de délivrance ;—la sensation délicieuse des captifs qui voient s'ouvrir les portes de leur prison.

On espérait en l'avenir.

Hélas !

Toutes les angoisses, toutes les souffrances un instant apaisées devaient, deux mois plus tard, renaître plus cuisantes, plus poignantes, plus effroyables.

Le règne de la Commune allait commencer.

L'insurrection folle et infâme du 18 mars venait d'éclater et faisait planer sur Paris de nouvelles terreurs.

Certes il nous en coûte d'évoquer de tragiques et lamentables souvenirs, mais nous sommes forcés de le faire, une sombre épisode de l'histoire vraie que nous racontons s'y trouvant fatalement rattaché.

Une maladresse du gouvernement avait déterminé de façon brusque l'éruption du volcan insurrectionnel.

La garde nationale de Paris voulait conserver son artillerie jusqu'à ce que les Prussiens eussent évacué le sol de la France.

On lui avait promis—paraît-il—qu'il en serait ainsi.

Malgré cette promesse une tentative fut faite pour enlever l'artillerie parquée à Montmartre et à Belleville.

Il y eut résistance.

Le sang coula.

L'insurrection éclatait.

Le Comité central s'installa à l'Hôtel de Ville et ses délégués s'emparèrent de toutes les administrations de l'Etat, ainsi que de la préfecture de police et de plusieurs mairies d'arrondissement.

Le gouvernement se retira à Versailles, les troupes régulières l'y suivirent, ainsi que tous les fonctionnaires, et Paris resta livré à la révolution triomphante.

Alors commença une période de sauvagerie à la fois grotesque et terrifiante, une sorte de carnaval sanglant avec ses grands hommes et ses généraux improvisés ressemblant à des *chienlits* de mardi gras.

On pille, on assassine, on massacre.

On prend des otages.

Les prêtres sont traqués comme des bêtes fauves.

Les églises sont transformées en dépôts de vivres et de munitions, ou servent aux réunions des clubs communards.

Dans toutes ces blasphèmes, on souille les autels et les bénitiers.

C'est le règne effronté de la licence ;—c'est le *delerium tremens* d'un parti politique enivré d'utopies idiotes et malsaines, auquel se joint une tourbe ignoble de voleurs, de repris de justice, de vauriens, de rôdeurs de barrière, enfin l'écume d'une grande ville.

Tous ces bandits guettaient l'occasion de sauter à la gorge de la France, de l'étrangler et d'être les maîtres à leur tour.

L'occasion s'était offerte, ils en profitaient.

Servais Duplat, l'abject drôle, se trouvait en plein dans son élément.

Il possédait toutes les qualités négatives qui devaient le désigner à la bienveillante attention du parti de la Commune.

De simple fourrier qu'il était il avait été naturellement promu capitaine, et il paraissait avec orgueil, étalant sa ceinture rouge et son uniforme ridiculement galonné de cabotin sinistre.

Dans son quartier il terrorisait les honnêtes gens.

Il racolait de force les hommes valides pour grossir les bataillons insurgés, les menaçant de mort s'ils ne se soumettaient pas.

C'était le régime de la *Terreur*, aussi effrayant qu'en 93.

L'abbé Raoul d'Areynes n'avait pu rester à son poste, car l'église de Saint-Ambroise était devenue, comme les autres, la propriété de la Commune.

Mais, non moins courageux que l'archevêque, il avait, comme lui, refusé de quitter Paris, ne voulant point abandonner ses pauvres et s'éloigner de ses protégés.

Et puis, la pensée de fuir devant la menace, de courber le front devant l'insulte, révoltait son vieux sang de gentilhomme.

Sans cesse en péril, puisque son caractère de prêtre faisait de lui l'objet des haines aveugles des sectaires, il ne cessait point de se rendre chez ceux qui, physiquement ou moralement, avaient besoin de ses secours pour vivre ou de sa bénédiction pour mourir.

Il prenait ses précautions cependant, évitant de s'exposer avec trop d'imprudence, et c'est surtout le soir, une fois la nuit venue, qu'il sortait de chez lui pour aller où l'appelait le devoir, et ne consentant point d'ailleurs à se déguiser, ce qui lui semblait indigne de lui.

On était au 15 avril.

Depuis un mois déjà, Paris appartenait à l'insurrection qui se défendait contre les troupes de Versailles.

Celles-ci avaient pour principal objectif la porte de Passy que l'artillerie battait en brèche ainsi que le fort d'Issy.

Raoul d'Areynes n'était pas retourné chez Gilbert Rollin et chez Henriette, non qu'il les oubliât, mais parce qu'il en avait été empêché par les événements.

Ayant remis trois mille francs à Henriette, il n'était point inquiet pour eux au sujet des difficultés matérielles de l'existence.

Mais, connaissant à fond Gilbert, il éprouvait une préoccupation bien autrement grave, car il craignait de le voir se jeter à corps perdu dans le mouvement révolutionnaire et entraîner avec lui sa femme au milieu des dangers qui, tôt ou tard, devaient résulter de l'insurrection destinée fatalement à être vaincue.

Cette défaite, tous les honnêtes gens la souhaitaient avec ardeur et l'attendaient avec impatience.

Le vicaire de Saint-Ambroise, voyant la tournure que prenaient les choses, résolut d'aller s'enquérir de ce que faisait Gilbert et dans le cas où il serait compromis, de le soustraire, s'il en était temps encore, aux représailles qui ne manqueraient pas de suivre l'entrée de l'armée régulière dans Paris.

En outre il avait reçu des nouvelles de Fenestranges, et il voulait les communiquer à Henriette.

A la tombée de la nuit, il sortit de chez lui pour se rendre rue Servan.

A cette heure, les quartiers Saint-Ambroise et de la Roquette étaient relativement calmes et les passants n'encombraient point les rues.

Cependant quelques boutiquiers virent le jeune prêtre, et ils se disaient :

—Eh bien ! il n'a pas froid aux yeux le vicaire !... Se promener ainsi en soutane quand tous les autres ont décampé, c'est de la folie toute pure ! Au moment où il s'y attendra le moins, on lui mettra la main au collet !

—On a beau savoir qu'il fait beaucoup de bien dans le quartier, il suffirait d'un ivrogne commandant une patrouille de soulards pour le mettre au mur... et ça ne pèserait pas lourd !...

Raoul d'Areynes passait, calme, sans se préoccuper des réflexions que faisait naître certainement la vue de son costume ecclésiastique, sans s'occuper des périls au devant desquels il semblait courir.

Il arriva sans encombre à la rue Servan.

Chemin faisant, même, quelques gardes nationaux l'avaient salué.

Ceux-là étaient de braves gens, incorporés bien malgré eux dans les rangs des bandits de la Commune.

Ils se souvenaient que souvent le vicaire de Saint-Ambroise était venu en aide à leurs femmes et à leurs enfants.

L'abbé d'Areynes monta l'escalier et sonna.

Ce fut Gilbert qui vint lui ouvrir.

A la vue de son cousin par alliance il ne put réprimer un mouvement de stupeur.

—Vous à Paris, monsieur l'abbé !... s'écria-t-il. Et sous ce costume ! C'est à peine si j'en crois mes yeux !...

Et il fit entrer Raoul.

—Pourquoi donc ne serais-je point à Paris ? demanda celui-ci en souriant.

—Comment, pourquoi ?... Ignorez-vous que les prêtres sont en ce moment l'objet de toutes les menaces, de toutes les poursuites ? Qu'on les traque, qu'on les arrête, qu'on les prend comme otages ?...

—Non, certes, je ne l'ignore pas !

—Et vous êtes resté quand même ?...

—Vous le voyez.

—Et vous vous montrez sans déguisement dans les rues !...

—Oui... .

—Franchement, j'admire un tel courage ! vous risquez votre liberté... votre vie !...

—Vous avez tort d'admirer, car ma conduite est toute simple et n'a rien d'héroïque. Je reste à Paris parce que mon devoir est de continuer à accomplir mes œuvres de charité... Je garde mon costume parce que je suis fier de le porter ! Est-ce qu'un soldat quitte son uniforme au moment du danger ? Tant pis pour ceux qui pensent qu'un prêtre est un ennemi... Il faut les plaindre... Je risque ma

liberté, ma vie, dites-vous. Qu'importe ? Ma vie appartient à Dieu, je le laisse en disposer à sa guise !

Gilbert avait refermé la porte derrière Raoul.

—Quel motif vous amène ? lui demanda-t-il, avez-vous reçu des nouvelles de Fenestranges ?

—Oui, il y a deux jours... .

—Le comte Emmanuel ?

—Se porte aussi bien que possible... je venais vous en informer et m'assurer en même temps que vous n'aviez pas fait cause commune avec l'insurrection... .

—Nullement.

—Je vous en félicite. Comment va ma cousine ?...

—Henriette est très faible.

—Elle n'est point sortie ?

—Non. Elle est dans sa chambre.

—Alors je puis la voir ?

—Venez... .

—Et Gilbert, ouvrant une porte, introduisit Raoul dans la pièce où se trouvait la jeune femme.

Comme son mari venait de l'affirmer, Henriette était très faible, aussi, sans changer de position, elle tendit la main à son cousin qui la prit, la serra, et vint s'asseoir auprès de la chaise longue.

De même que l'avait fait Gilbert, elle lui témoigna sa surprise de le voir à Paris.

—Je n'ai pas voulu fuir, lui répondit-il, la fuite me semblait une désertion.

—En venant nous voir, tu cours des dangers... .

—Je mets ma confiance en Dieu qui me protégera contre eux, et je suis heureux d'être venu... heureux surtout de faire amende honorable. Car j'avais mal jugé ton mari, ma chère cousine... je l'avais soupçonné... je l'avais calomnié.

—Mal jugé... soupçonné... calomnié... répéta la jeune femme stupéfaite en regardant Gilbert... je ne comprends pas... .

L'abbé d'Areynes reprit :

—Je m'explique : je craignais que, pris d'un accès de cette fièvre révolutionnaire qui, dans ce moment, est épidémique à Paris, il ait pactisé avec les membres du Comité central, avec ces fous malfaisant qui, s'ils en avaient le pouvoir, étoufferaient la patrie dans la boue et le sang.

—Vous m'aviez en effet mal jugé, répliqua Gilbert. Certes, mes idées ne sont point les vôtres, monsieur l'abbé, mais j'appartiens, par ma naissance et mon éducation, à ce qu'on nomme le parti de l'ordre, et je ne saurais faire cause commune avec une insurrection pour qui le désordre est un principe. D'ailleurs, si même j'avais été capable de me rallier à ces utopistes, l'état d'Henriette, vous devez le comprendre, m'eût imposé le devoir de m'abstenir.

Gilbert ajouta avec une onction hypocrite vraiment digne de *Tartuffe* :

—Je serai bientôt père et je ne me reconnais pas le droit de disposer d'une existence qui doit désormais appartenir à mon enfant... J'ai bien des défauts, je vous permets même, mon cher abbé, de les transformer en vices, ajouta-t-il en souriant, mais il reste en moi certaines fibres dont, jusqu'à ce jour, j'avais ignoré l'existence et qui se révèlent tout à coup. La plus sensible de ces fibres, celle qui parle le plus haut, c'est le sentiment de ma prochaine paternité qui la fait vibrer, je ne me reconnais plus moi-même et je me sens devenir meilleur.

Au moment où Gilbert Rollin terminait cette tirade, un coup de sonnette retentit avec force à la porte de l'appartement.

Henriette tressaillit.

—Qui peut venir, mon ami ? demanda-t-elle.

—Un client sans doute... répondit Gilbert, puis s'adressant à Raoul : Quand on est pauvre on gagne sa vie comme on peut... Je m'occupe d'affaires contentieuses en ce moment... Je vais voir qui sonne... .

Et il quitta la chambre à coucher dont il referma la porte derrière lui.

Une lampe brûlait sur la table carrée servant de bureau dans la première pièce.

Gilbert traversa cette pièce et ouvrit.

Un homme barbu, revêtu du costume de la garde nationale fédérée, était debout sur le carré, faisant scintiller sous la lueur du bec de gaz les galons qui surchargeaient son uniforme.

Il portait des bottes éperonnées et traînait un sabre de dimensions ridicules, vraisemblablement volé à une panoplie ou dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac.

Deux longs pistolets de tir étaient passés dans le ceinturon de cuir que recouvrait une large ceinture rouge.

Le képi, disparaissant littéralement sous des torsades d'or, s'inclinait d'une façon canaille vers l'oreille droite du visiteur. La visière de ce képi jetait son ombre sur un visage livide, suant la lâcheté, la débauche, et éclairé par des yeux d'une expression presque féroce.

En voyant ce personnage, qui sous son accoutrement baroque

ressemblait à un singe de grande taille, Gilbert eut un mouvement bien accusé de recul.

—Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda-t-il.

—Ben quoi ? Ben quoi ?... On ne reconnaît donc pas les amis ? répondit une voix éraillée. C'est-il parce que j'ai monté en grade et laissé pousser ma barbe que ça vous empêche de mettre un nom sur ma physionomie ?

Et d'une main courte aux doigts spatuleux le visiteur caressait avec une satisfaction manifeste les poils touffus couvrant le bas de son visage.

Gilbert reconnut la voix de l'ancien fourrier qu'il n'avait pas vu depuis plus de deux mois.

—Servais Duplat ! s'écria-t-il.

XXVI

—Ben, oui, Servais Duplat, en personne véritable et naturelle, un peu, mon neveu ! répliqua l'infâme gredin en se pavanant. Et ficelé, hein ?... Ça tape dans l'œil ! Vous n'aviez pas ce chic-là, vous, citoyen, quand vous étiez dans la peau d'un capitaine !...

Et reconnaissant son ancien fourrier Gilbert avait tressailli.

Il éprouva soudain une sorte de crainte instinctive. Il lui sembla que cette visite inattendue n'annonçait rien de bon.

Mieux que personne il pouvait savoir ce que valait ce drôle dont il avait été le complice pour les vols commis au préjudice de la caisse de sa compagnie.

Il connaissait la haine farouche de Duplat pour les prêtres ; il avait entendu parler de la terreur qu'il inspirait dans le quartier depuis qu'il était devenu un *personnage*.

Or, la présence du nouveau capitaine dans son logement, au moment où le vicaire de Saint-Ambroise s'y trouvait, constituait à coup sûr un danger très grave.

Si Raoul d'Areynes et Duplat se rencontraient, qu'arriverait-il ?

—On peut entrer ? demanda le capitaine communal en poussant du pied la porte que le mari d'Henriette avait maintenue jusque-là à demi fermée.

—C'est que... je suis bien occupé... murmura Gilbert.

—Occupé ! Je m'en bats l'orbite ! Du reste je n'ai que quelques mots à vous dire, et je vous fiche mon billet que c'est sérieux...

Refuser d'entendre le visiteur, le laisser sur le carré, c'était le meilleur moyen d'éveiller en lui des soupçons.

Il exigerait des explications, et qui sait si le misérable ne se livrerait pas à l'un de ces accès de colère folle dont il était coutumier quand les choses n'allaient pas selon son gré. Il ferait du bruit alors et ce bruit attirerait forcément le vicaire de Saint-Ambroise.

—Entrez, dit Gilbert en livrant passage à Servais et en refermant ensuite la porte derrière lui.

L'officier de la Commune avait parfaitement remarqué la très visible hésitation de Gilbert et sa répugnance à le laisser pénétrer chez lui.

Il jeta tout autour de la pièce où il se trouvait un regard rapide et inquisiteur.

—La citoyenne Rollin n'est pas là ? demanda-t-il.

—Elle est dans sa chambre.

—Alors nous allons tailler un brin de bavette, quoique ça n'ait pas l'air de vous faire grand plaisir, mon ex-collègue...

—Je vous ai dit que j'étais très occupé.

—Suffit... je mettrai les morceaux doubles !... Allons-y !

Et Duplat s'installa à califourchon sur une chaise en face de Gilbert resté debout, agité d'un tremblement nerveux, car il craignait de voir d'un moment à l'autre Raoul d'Areynes sortir de la chambre d'Henriette.

Celle-ci avait reconnu la voix de Servais Duplat et s'était hâtée de dire tout bas à son cousin :

—Silence !

Elle aussi connaissait la réputation de l'exécrable drôle et le savait capable de tout.

—Eh bien ! voyons, parlez donc ! fit Gilbert avec impatience. De quoi s'agit-il ?

—Il s'agit, mon vieux frère, de reprendre un sabre... s'écria le capitaine communal.

—Reprendre un sabre ? répéta le mari d'Henriette avec surprise en regardant son interlocuteur.

—Ben oui, et de faire ajouter à la tunique et au képi de capitaine que vous avez lâchés un galon de plus, et même deux si ça vous donne envie.

Gilbert comprit aussitôt le but de la visite de son ancien subordonné.

S'il avait pensé tout d'abord au danger que pouvait faire naître pour lui la présence dans sa maison du vicaire de Saint-Ambroise, il

n'avait point songé à celui, bien autrement menaçant, dont Servais Duplat venait de lui révéler l'existence.

Il fallait à tout prix éviter le plus grave des deux.

—Je ne comprends pas du tout... fit-il pour gagner du temps.

—Ah bah ! vrai, vous ne comprenez pas, vieux frère.

—Non, je vous l'affirme...

—Tu vas te taire, espèce de blagueur ! Dites plutôt que la chose ne vous sourit guère, mais que ça vous botte ou non, mon bonhomme, faudra y passer tout de même ! Si vous ne voulez pas reprendre votre sabre avec accompagnement de galons, on vous collera un flingot dans les pattes et trente ronds par jour, comme aux camarades ! Ça sera l'un ou ça sera l'autre...

Après l'explication nette et catégorique de Servais Duplat, Gilbert ne pouvait plus feindre de ne point comprendre.

—Bref, dit-il, c'est mon enrôlement que vous venez solliciter.

—Tout juste, à ça près, cependant, que la sollicitation est impérative... Le commandant du 57^e un *réuc*, bon à mettre au mur, est passé à Versailles. Si on le repince, son affaire sera bonne, je ne vous dis que ça ! La place est vacante... Comme on vous connaît dans le bataillon et qu'on sait que vous êtes un bon bougre, n'ayant pas froid aux yeux, on vous a désigné pour ce commandement. Je puis vous dire que j'ai chaudement appuyé la motion... Nous nous entendions si bien ensemble, hein, mon cap'taine ? Faites coudre vos galons ce soir, et demain matin vous prendrez la tête du bataillon pour le conduire à la porte de Passy où je compte qu'on aura la chance de trouer la peau de quelques pantalons rouges...

La situation était critique.

Impossible de chercher un atermolement.

Il fallait accepter ou refuser sur l'heure.

Au risque d'exciter la colère de Servais Duplat, Gilbert prit la résolution la plus sage.

Il pensait d'ailleurs avoir à alléguer des motifs assez plausibles pour faire renoncer le capitaine communal à ses projets d'enrôlement.

Aussi, prenant comme on dit le taureau par les cornes, il répliqua d'un ton résolu :

—Je n'accepte pas.

—Ah bah ! et pourquoi donc ça ? demanda le capitaine communal en ricanant.

—Parce que je ne puis m'éloigner de chez moi en ce moment.

—Et qu'est ce qui vous en empêche, vieux frère ?

—La situation de ma femme...

—Ne disons donc pas de bêtises !

—Les privations qu'il lui a fallu subir pendant le siège ont gravement altéré sa santé... poursuivit Gilbert, et comme je ne suis pas assez riche pour payer une servante qui me remplacerait auprès d'elle et lui donnerait les soins dont elle a besoin, je ne puis la quitter... Il me semble que vous devez le comprendre.

—Je comprends que c'est un prétexte, mais que ce n'est pas une raison.....

—Peut-il donc y en avoir de plus sérieuses ? Vous seriez marié et vous verriez votre femme dans l'état où se trouve la mienne que vous agiriez comme moi, j'en suis certain...

—Moi, marié ? Oh ! la ! la !... C'est ça qui ne serait pas à faire ! Non ! non ! je suis garçon... garçon comme mon père... Comme mon grand-père ! Dans la famille Duplat, tous garçons. Même les femmes... Quant à agir comme vous... jamais ! Après ?

—Après ? C'est tout.

—Ce n'est guère !...

—C'est suffisant, je crois, pour vous démontrer d'une façon péremptoire l'impossibilité dans laquelle je suis d'accepter vos offres...

—Dont vous ne me remerciez même pas !

—Dont je vous salue gré cependant.

—Parole !... C'est épatant comme vous en avez peu l'air !... Enfin, j'ai de la philosophie !... la reconnaissance, on en parle, mais on ne la rencontre guère. Vos motifs sérieux ? Des blagues !... Des balivernes à dormir debout !! Vous dites que vous n'êtes pas assez riche pour payer une servante qui vous remplacerait auprès de la citoyenne Rollin, et vous refusez la solde de commandant avec laquelle vous en payeriez une demi-douzaine !... je vous offre un grade qui peut vous conduire aux fonctions les mieux rétribuées du gouvernement... j'appelle sur vous l'attention des membres du Comité central, des vrais, des bons, des purs, qui peuvent vous enrichir, et vous m'envoyez carrément *dinquer* soi-disant parce que la citoyenne Rollin est malade ! Tonnerre du diable l'hôpital n'est pas fuit pour les caniches ! qu'elle y aille, à l'hôpital, la citoyenne ! Elle y sera très bien et ne vous empêchera pas de venir avec nous... et vous prouvez que vous êtes un vrai, un bon, un par, en criant avec les frères : *Vive la Commune ! Vive la Sociale !*

Gilbert était pâle.

Un tremblement nerveux agitait ses lèvres.

—Je vous ai dit que je ne pouvais accepter, fit-il, je vous le répète.

CHOSSES ET AUTRES

—C'est une fausse économie que de ne pas payer convenablement ses employés. C'est une grande faute, aussi, que de les laisser entourés de tentations de mal faire. Le devoir du patron, devoir de conscience et devoir envers ses commis, et son intérêt bien entendu sont de payer chacun de ses commis proportionnellement aux services qu'il rend. Celui qui refuse d'augmenter un bon employé, parceque, si celui-là s'en va, il peut en trouver dix autres pour le même prix, mérite que ses employés tiennent de leur côté le raisonnement correspondant : " Mon patron ne me paie que tant par mois, ou par semaine, je ne veux lui donner que pour la valeur de son argent."

Lorsque vous trouverez une maison où les patrons et les commis tiennent respectivement les raisonnements qui précèdent, vous ne serez pas étonné de voir son nom figurer un jour sur la liste des faillites.

—Cette semaine, la scène du Théâtre Royal est occupée par la célèbre troupe de comédiens de C. W. Williams ayant à leur tête le merveilleux Charcot. Cette attraction se compose d'artistes de première classe dont la presse américaine a fait les plus grands éloges. On ajoute même que ce sera ce qu'il est encore venu de mieux en fait de variétés à ce théâtre et ce n'est pas peu dire.

—Dans son numéro du 15 mai, *La Quinzaine* publie : La Constitution civile du Clergé, une orageuse séance de la Constituante, dont M. Marius Sepet ressuscite curieusement la physionomie ; — La Propagande pour la Paix, par M. Albert Lefavre, ministre plénipotentiaire ; — Un Millénaire, par S. E. le cardinal de Vazary, prince-primat de Hongrie ; — Les Héros Japonais, par Lucien Vigneron ; — Les trois cordes de la Harpe, par P.-B. des Valades ; — Livres et Idées, par George Fonsegrive ; — Le Salon du Champ de Mars, par Gustave Le Vavascur ; — Chronique de la Quinzaine, par Gabriel Collin ; — Sous les Galons, roman, par Jean Rolland ; — Lettres d'un Curé de Canton, par Yves Le Québec.

Abonnement : Un an, 24 fr. ; Six mois, 14 fr. ; Trois mois, 8 fr. Etranger, union postale, un an, 28 fr. ; six mois, 16 fr. ; trois mois, 9 fr. Abonnement spécial d'un an pour le clergé, l'Université et les instituts catholiques : 20 fr. Bureau, 62, rue de Miromesnil, Paris, France. Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait la demande.

JEUX ET RECREATIONS

ANAGRAMME

Sur cinq pieds, je vois la glace
Durcir vasques et cours d'eau.
Un autre hivernal fléau
Sur mêmes pieds le remplace.

ÉNIGME

Je suis un triple cabinet
Avec une double ouverture,
Par où passe plus d'une ordure
Que chacun y porte en secret.

Celui qui reçoit le paquet,
Ne le reçoit pas sans murmure :
Deux patients font la figure
De gens condamnés au gibet.

Pendant que l'un des deux raisonne,
Un tiers sans conseil de personne,
De tout point veut être éclairci.

Là pour le repos de son âme,
Il ne faudrait pas qu'un mari
Se trouvât derrière sa femme.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 579

Charade.—Le mot est : Amie.
Rébus.—Ci git La Fontaine. Mot à mot : Six J la font N.

ONT DEVINE :

Mlle Rosa Henrichon, Eugirdor Regnaleb, Mlle Ecila B., Mlle Schayer, Mlle Blanche Giguère, Mlle Alisse Laurier, Mlle Marie Aymong, J. A. Mignault, Paul Massé, Montréal ; Mlle Alice Léveillé, Hochelaga ; Mlle Blanche Dion, M. E. Dion, Jules Dion, Mlle Corinne Drouyn, Québec ; Mme Thomas, Somerset ; Mme J. U. Aubin, Lac à la Tortue ; Mme Oscar Berthiaume, Mme A. E. Jacques, St-Télesphore ; Francis Cloutier, L'Islet ; Aimé Richer, St-Hyacinthe ; Joseph Faille, Laprairie ; Mlle Elmira Sévigny, Valleyfield ; Jean-Marie, Plessisville.

La Vigueur des Cheveux d'AYER



Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit :

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent de tomber. Ça et là une applica. on a depuis conservé ma chevelure en bon état condition."

—Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux ; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une pousse rapide de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." — Mrs. A. WEBER, Polymnia St., New Orleans, La.

La Vigueur DES CHEVEUX d'AYER

Préparée par le

Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., U. S. A.

Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain CONTRE : la **SCROFULIE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PRODUITS DE LA

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES

de **MONTRÉAL** (limitée).



VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre **Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité** résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amai-grissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie **J. VIAL**, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

La Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS POUR CENT (3 p.c.) a été déclaré pour le semestre courant sur le Capital Payé de cette Institution, équivalant à six pour cent (6 p.c.) par an et que le même sera payable au Bureau Principal ou à ses Succursales, SAMEDI, le 1er JUIN prochain.

Les Livres de Transfert seront fermés du 17 au 31 Mai prochain inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires se tiendra au Bureau Principal, MARDI, le DIX-HUITIEME jour de JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du Bureau de Direction,
W. WEIR, Président.
Montréal, 23 avril, 1895.

LA **Banque Jacques-Cartier**

DIVIDENDE No 59

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après SAMEDI le PREMIER JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente-et-un mai prochain inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque, à Montréal, mercredi, le 19 juin prochain, à 1 heure p.m.

Par ordre du Bureau de Direction,
TANCREDE BIENVENU,
Asst. Gérant.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 11½ RUE GOSFORD
MONTRÉAL

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

Laprie & Lavigne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE 7383

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARBON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

RIDEAUX

Rideaux blancs,
Rideaux crèmes,
Rideaux en couleurs,
ETC., ETC.

PORTIERES

Portières en laine,
Portières en soie,
ETC., ETC.

TAPIS DE TABLE

Tapis en soie,
Tapis en laine,
Tapis en feutre,
Tapis en "Tupestry."
ETC., ETC.

Fringes, Cordes et Garnitures de toutes
Sortes pour Portières et
Meubles

A BON MARCHÉ

Un lot de Jolis **JAPONAIS**
Paillassons

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TELEPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de
toute espèce ; réparations de toutes sortes
exécutées à très bref délai. Toujours en stock
des instruments pour orchestre et fanfare à
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTREAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu
aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie
qui me faisait mourir. Avec des douleurs
atroces dans l'estomac, je me sentais très faible
et étais affligé de beaucoup de vents. Après
avoir consulté les principaux médecins de
Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines
de remèdes, on me déclara que j'avais
un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y
avait de mieux à faire était de retourner dans
mon pays. Je revins donc à Montréal où on
me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le
célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame.
Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara
que je n'avais pas plus de lézard dans
l'estomac que sur la main et que tout mon
mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de
ses remèdes composés de racinages, et en
moins de trois mois ils me guérirent radicalement.
(Signé) ARTHUR SAVARIAT,
Polisseur,
156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

HAMMAOS \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 - RUE SAINT-LAURENT - 6

LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la
musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront
distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de
3c en timbres pour frais de port.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Di-
gestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les li-
queurs de la Chartreuse et de la Trap-
pistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour
faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou
envoyé franco sur réception du
prix par les agents

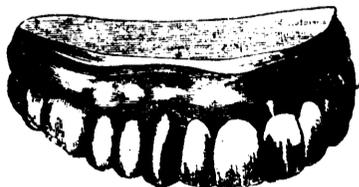
LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTREAL

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage
de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistable que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

La Nouvelle Revue
18, Boulevard Montmartre, Paris.
Directrice : Madame Juliette ADAM
PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

4 mois	14	15	17
6 mois	26	29	32
12 mois	50	56	62

Prix de l'abonnement : Paris et Seine 50^{fr}, Départements 56^{fr}, Etranger 62^{fr}.

On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Étranger.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois,
ex-médecin surintendant de l'institut Mur-
phy. Traitement rapide de l'ivresse, dé-
lire, etc. Traitement radical des habitudes
d'intempérance, morphimanie, etc., par la
méthode du Gold Cure.

J. B. C. TRESTLER, L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 R. E ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le
chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote,
ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans
palais ou sur monture en or, aluminium,
vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or,
argenc, platine, porcelaine. Couronne et c.

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



45 RUE ST-LAURENT

Obsturations en or, argents et platine.
Dents posées sans palais ou sur dentier en
Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de
magnifiques gencives en celluloïde. Ex-
traction sans douleur par l'électricité, et
anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprendront le Dessin des Patronns, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-
real. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

" CREME LA SIMON "



Mme ADELINA PYTEL dit :
" Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne
à la peau un déli-
cieux parfum

Elle guérit en une nuit les
Boutons Gercures Engélures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des re-
vues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN - 6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la pre-
mière, après l'apparition en volume, les
romans des principaux écrivains de ce
temps notamment : Paul Bourget, Fran-
çois Coppée, O. Daudet, etc.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY
126 W 25th street, New-York où à
la succursale 1608, Notre-Dame, G. Hu-
rel, gérant



CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communi-
cations strictly confidential. A Handbook of In-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechani-
cal and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., New York, 361 BROADWAY.